

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

22

DEUXIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1955

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

| | 1 an | 6 mois |
|------------------------------------|---------|---------|
| France, Italie, Union Française .. | 2 500 F | 1 300 F |
| Etranger | 3 000 F | 1 500 F |

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

Abonnement d'Honneur : 10.000 francs, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envois de textes

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité
des Auteurs.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

50 francs pour tout changement d'adresse.

Comité International pour l'Egalité Sexuelle. Newsletter.

Postbox 1564. Amsterdam. Hollande.

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.

Vennen. Postbox 108. Copenhague K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Die Gefährten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie »

Copyright « Arcadie 1955 »

Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - Illiers

Dépôt légal 1955 N° 259, - Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DEUXIÈME ANNÉE

OCTOBRE 1955

S O M M A I R E

| | |
|---|----|
| A celui qui m'a quitté, poème de MARC' ANTONIO .. | 4 |
| Jean Cambray, par ANDRÉ BAUDRY | 5 |
| Anastasia ou l'écran protecteur, par ANDRÉ DU DOGNON | 7 |
| Jeu d'enfance, par GIOVANNI COMISSO | 10 |
| Thomas Mann | 17 |
| L'homosexuel et la société à travers l'histoire, par MARC DANIEL | 19 |
| A propos de « Querelle »..., par PIERRE NEDRA | 28 |
| Sur un plaidoyer du marquis de Sade par WIM GERARD | 34 |
| Une vieille photo, par ROBERT SEPRIN | 37 |
| De la solitude, par ALAIN GUEL | 39 |
| Etude sur l'amour grec, par JEAN DE NICE | 41 |
| L'appel, poème de MICHEL GEORGES | 43 |
| La volonté de puissance chez Alfred Adler, par SERGE TALBOT | 46 |
| Pour Jean, par JEAN RIVIERE | 51 |
| L'homosexualité, de D.-J. WEST | 53 |
| Garçon du Trastevere, de PATRONI GRIFFI | 57 |
| Sur trois marches de marbre rose, par JACQUES REMO | 59 |
| Echos du monde | 62 |
| Comité International pour l'Égalité Sexuelle | 63 |

A CELUI QUI M'A QUITTÉ

*A quoi songeais-tu, mon ami,
Au bord de la rivière claire, —
Tes cheveux brillants de lumière
Comme l'herbe quand il a plu ?*

*Sur ton visage un peu joufflu
Aucune ombre, même légère,
N'exprimait ton âme étrangère
Où personne n'a jamais lu.*

*J'avais cru voir une présence
Trembler sous l'apparent silence
Plus innombrable que les cieux,*

*Comme si, roulant ses mystères,
La longue nuit des millénaires
Cheminait au fond de tes yeux.*

*Et puis, soudain, tu m'as quitté
Sans même me laisser d'adresse, —
Oh combien pour toi j'ai pleuré,
Seul désormais dans ma détresse !*

*Si, pour te retrouver un jour,
Il me fallait, la vie entière,
Parcourir, à force d'amour,
Toutes les routes de la terre,*

*Où que tu sois, je te suivrais,
Marchant dans le sentier amer,
Où que tu sois, partout j'irais,
Par-delà la terre et l'enfer.*

MARC' ANTONIO.

JEAN CAMBRAY

Arcadie a eu la douleur de perdre plus qu'un collaborateur, nous avons perdu un ami, un fidèle ami. La plupart de nos abonnés de Paris le connaissaient, l'avaient entendu, en décembre 1954, nous donner une conférence sur la psychomorphologie et l'homophilie, l'avaient revu, toujours souriant, à nos réunions hivernales. Plusieurs, autant parmi nos lecteurs de Paris que parmi ceux de province, étaient allés lui rendre visite pour lui demander conseils et directives, à tel instant important et décisif de leur vie.

Jean Cambray... 28 ans, à l'avenir merveilleux, est mort le jeudi 8 septembre, en auto, sur la route de Saint-Dizier. Près de lui se tenait un autre Arcadien, qui avait écrit en cette revue une nouvelle intitulée *Le Marin*.

Voilà douze ans déjà que je connaissais Jean Cambray. Ceux qui ont été des nôtres, avant même l'existence de cette revue, en 1952 et 1953, savent la part qu'il prit, près de moi, à ce rassemblement des homophiles. Il n'y avait pas une idée, un projet, une décision, auxquels il ne participât. C'est ensemble, côte à côte, n'est-ce pas, cher Jean, que nous avons compris notre propre nature, que nous avons songé aux autres, que nous avons voulu quelque chose, et que nous avons fait quelque chose. C'est vers vous que j'allais spontanément dès qu'il y avait un ennui, une difficulté, un souci, dans la vie d'*Arcadie*... C'est vers moi, Jean que vous veniez lorsque vous vouliez vous confier, vous délivrer, mieux croire, espérer davantage. Et vous n'êtes plus... vous n'êtes plus pour votre famille, pour cette autre famille que nous formons et à laquelle vous apparteniez avec le meilleur de vous-même... vous n'êtes plus, mon cher Jean, pour ce jeune homme, votre ami, que j'ai dû prévenir et que j'ai vu arriver, ici, en ce bureau, où si souvent vous étiez venu, anéanti, bouleversé... Je lui ai dit, en votre nom : « Il faut vivre, il faut être fort, il faut croire. » Il pleurerait... L'amour de deux garçons... Ah, voilà bien votre

devise... et je la transmets à tous ceux qui liront cette page : vous avez vécu avec passion, vous donnant résolument, avec fougue, avec bravoure, à un idéal de travail, de solidarité, d'amitié. Votre foi était inébranlable. Vous avez connu de nombreux déboires, vous restiez souriant, vif, entreprenant. Homophile, vous avez été comme quiconque un fils, un frère, un ami, un professeur, un psychomorphologue, au-dessus de tout éloge. Vous assumiez votre destinée, mon cher Jean, et ceux qui vous ont connu, aux heures de désespoir et de lassitude, se souviendront de vous et puiseront en votre vie le courage pour continuer leur route.

Mon cher ami Jean, *Arcadie*, qui en est encore à ses débuts, qui cherche, qui voudrait apporter tant à ceux qui l'attendent, *Arcadie* ne vous oubliera pas, et laissez-moi vous assurer de la très profonde affection de tous.

Au revoir, Jean, au revoir, ami de toujours. Ah oui, c'est bien là que l'on se rend compte de la pérennité de l'amitié. Nous restons amis. Nous poursuivrons ensemble notre action. Je vous embrasse, Jean.

ANDRÉ BAUDRY.

ANASTASIE OU L'ÉCRAN PROTECTEUR

par

ANDRÉ DU DOGNON

Il y a quelques semaines, je recevais un carton : « C... comme Censure ! ». Un groupement d'extrême gauche organisait sous ce titre une série de conférences pour protester contre la dictature que font régner sur le cinéma différents organismes régis, en fait, par la politique. Des extraits de bandes interdites ou qui l'ont été tel *Bel ami* furent projetées. Seuls les films qui décrivent comment de jeunes garçons se procurent assez d'argent pour vivre entourés de filles, boire et rouler dans des Jaguars n'inquiètent pas ceux qui sont chargés de protéger la jeunesse de notre temps. Je sais bien que dans les derniers mètres de la pellicule on voit les durs percés de balles de revolver mais cette auréole du martyr est pour beaucoup dans l'admiration que leur vouent les jeunes spectateurs et d'ailleurs comme on revoit ces gangsters le lendemain dans des films identiques, on a l'impression que la morgue lâche facilement ses proies.

Au rebours, le film qu'on vient de tirer de *Jésus la Caille* a failli avoir des ennuis. Le roman de Francis Carco qui a les rides de deux avant-guerre, était assez habile pour ne pas nuire à la carrière académique de son auteur. Comme il raconte l'histoire d'une conversion à la femme et que les adaptateurs acceptaient d'avance toutes les retouches qu'on exigeait d'eux, la censure ne leur refusa pas longtemps son visa si l'on chicana sur le titre qu'un parlementaire trouva trop religieux. La firme, après en avoir essayé plusieurs, proposa *Pierrot le Corse*, mais les Corses de Paris protestèrent. Pour finir, il n'y a pas trace d'inversion dans *M'sieu la Caille* et c'est un hommage involontaire que rend la pudeur cinématographique à l'homophilie. La prostitution,

sujet national numéro un, le cambriolage, la délation, y gardent la vedette. C'est très bien ainsi. Le tact qu'il avait fallu à Carné pour montrer il y a vingt ans, la vie privée d'un inverti, le réalisateur ne s'en est pas cru capable ou bien encore il a pensé qu'en se servant, fort habilement du reste, des clichés de tout repos concernant les filles et les gars du milieu, il ne courait aucun risque et se faisait pardonner le choix qu'il avait fait d'un roman dont le personnage principal était un garçon qui pleurerait un tendre ami condamné au placard comme on dit. Quel honneur pour nous ! L'effacement du héros est total. Il n'est plus dans le scénario qu'une petite frappe qui voit sa souris emprisonnée et cherche un soutien dans les bras de la grande Fernande.

Il y a mieux : comme la plupart des gens qui iront voir le film ont lu le livre ou vu la pièce et que, dans leur mémoire, demeure le souvenir d'un Jésus la Caille amoureux d'un garçon et que d'autre part pour se débarrasser d'un complexe de culpabilité qu'ils auraient encore pu avoir, les auteurs de l'adaptation ont donné à *M'sieu la Caille* certaines caractéristiques qu'à tort ou à raison on prête à l'homosexuel, notamment la peur des coups, le malheureux fait figure de pantin au milieu des durs cent pour cent et flotte comme une âme en peine. Le coup de pied de l'âne — on ne sait jamais — est destiné à désarmer tout à fait la censure. C'est du beau travail et la fameuse réplique : « Oui, je souffre parce que Jojo est en taule et avec des hommes encore ! », eh bien, le dialoguiste l'a ainsi modifiée : « Oui, je suis malheureux, ma Gino est en prison et avec des femmes encore ! », ce qui ne fait plus rire personne. Quel lecteur serait aussi vicieux que les adaptateurs qui laissent croire ainsi que Gino qui est une femme aime les femmes ! C'est cependant de ce côté-là qu'ils veulent que nous cherchions et ce prénom masculin appliqué à une femme qu'on voit cinq minutes en prison et qui est coiffée comme Suzy Solidor, est une indication astucieuse et qui tombe cependant dans le vide.

Nos cinéastes sont décidément plus puritains qu'un exemplaire de la « Revue des deux Mondes » de 1920, et ils ne savent pas que c'est Paul Bourget qui a lancé l'auteur de *Jésus la Caille*. Le corps humain a besoin d'un peu d'arsenic et la société ne se porte que mieux d'avoir un peu

d'inversion dans les veines. Sodome ne serait-il pas sur la carte du Tendre l'état tampon rêvé ? On se moque de la télévision américaine qui soigne et guérit la dame aux camélias par la pénicilline car les larmes feraient du télé-spectateur un mauvais consommateur. L'Etat français croit-il que Corydon est un mauvais citoyen et Pierrot le Corse un bon ?

En voyant *M'sieu la Caille*, je pensais à la destinée future du film qui peindrait les amours d'Alexis et de Corydon et je me demandais quand nos romans seraient portés à l'écran. Le cinéma est le seul art à qui n'est permis ni brouillon ni liberté. Il dépend trop d'une technique coûteuse et d'une censure exigeante. Jusqu'à présent, nos amours n'ont donné lieu qu'à des séquences. Celle d'*Hôtel du Nord* où la fille lâchée par son amant et le jeune garçon qui attend le sien, exclus des joies faciles, vont peut-être se faire des confidences au bord du canal, est devenue classique. Le film tiré de *Huis clos*, la pièce la plus intelligente du théâtre contemporain, représentait assez bien l'inversion féminine grossie dix fois et comme telle insupportable.

Il y a aussi les films qui révèlent leur vrai sens quand on place devant eux la grille révélatrice. Le plus récent est *Le pain vivant* de François Mauriac. L'échec fut si grand que peu eurent l'occasion de le voir. A l'écran, seul l'humain est sacré. L'héroïne qui pourrait dire : « Mon corps vaut bien une messe ! » n'était possible que dans un roman au temps des Inventaires. Le thème qui lui répond, ce frère se vendant à des étrangers, à Saint-Germain-des-Prés, avait des résonances étouffées. On devine que l'acharnement qu'il met à rapprocher sa sœur de son fiancé est due à l'amour qu'il a pour lui, amour qui pourrait le sauver. A peine espère-t-il consoler le garçon du départ de sa sœur qu'il est repoussé violemment. On sait que chez Mauriac tout ce qui dépasse ce que Valéry appelle les lieux communs sacrés est écrit en pointillé. Le cratère mauriacien a des feux qu'on ne voit pas. En sortira-t-il un jour la lave cachée et qui brûle son œuvre ? Son art pourrait bien être fait de cinquante années de silence. Du bord où il est resté, sa vérité ne peut pas atteindre le spectateur.

ANDRÉ DU DOGNON.

JEU D'ENFANCE (suite) ⁽¹⁾

par

GIOVANNI COMISSO

Aussitôt qu'il eut déjeuné, il laissa l'ombre ventilée de la salle pour passer sur le pont où le soleil au Zénith tombait avec violence. Sur le quai, il aperçut une camionnette et l'officier qui lui fit un aimable salut : « Nous sommes prêts. Voulez-vous venir ? Nous partons tout de suite ». Albert prit son casque et descendit. L'officier lui présenta son ami qui venait d'arriver, deux fusils en bandoulière et deux cartouchières sous le bras. C'était un grand jeune homme blond, la chemise ouverte, le short court. Sa peau, très blanche, semblait insensible au soleil tropical. « Il y a longtemps que vous êtes en Erythrée ? », lui demanda-t-il en regardant ses yeux gris que contractait la lumière. « Trois ans, désormais, je suis un vieux colonial. » Et son sourire plissa des joues sèches et roses. « On ne le croirait pas ; vous êtes si peu bronzé », répliqua Albert, qui s'amusa de le voir rougir, puis il ajouta, pour le tirer d'embarras : « Vous infirmez la théorie selon laquelle c'est le soleil qui a rendu noirs les habitants, d'autant plus que vous ne semblez pas être homme à rester tout le jour dans une pièce, courbé sur une table. » L'officier l'interrompit pour l'inviter à prendre place dans la camionnette. Un autre chasseur se trouvait au volant ; âgé et moustachu, on le présenta à Albert. Avant de partir, le jeune homme blond appela deux jeunes indigènes et leur dit de monter. Ils accoururent tout heureux et d'un bond s'installèrent à l'arrière. Les autres montèrent aussi ; Albert s'était installé à l'avant ; on partit.

Rapidement, ils furent en pleine campagne. La camionnette courait sur le sable, le long de la mer que balayait le vent, puis des étendues verdoyantes apparurent. Ils dépassèrent un village suivis par les cris des enfants et les aboiements des chiens. A toute allure, ils franchirent un gué, faisant s'envoler une troupe d'ibis roses. Des collines

(1) Voir *Arcadie*, n° 18, 19-20, 21.

de roches grises se profilèrent et la mer, qui s'était éloignée, fut de nouveau proche, animée de pélicans au bec abondant. De temps à autre, parmi les acacias, apparaissaient des troupes de zébus et des troupeaux de chèvres avec leurs bergers. Les montagnes rudes, déchiquetées s'illuminaient de lueurs vertes et violacées sous les nuages qui, au gré du vent, se groupaient et se défaisaient. Dans le ciel quelques lents vols de faucons, sur terre la marche hâtive d'indigènes errants. Le jeune homme blond lui dit : « Regardez là-bas le nuage rougeâtre qui se montre derrière la montagne ? Savez-vous ce que c'est ? » Albert regarda : « C'est un nuage de sauterelles ». Le nuage s'étendait et montait comme un amas de poussières. « Il vient à notre rencontre, dans un moment il sera sur nous », dit le chasseur qui était au volant. Le terrain se faisait toujours plus sauvage à travers une large vallée qu'entaillaient de toutes parts des lits de torrents à sec. La camionnette allait de l'un à l'autre de ces torrents, bondissant sur de petites étendues d'herbe parsemées d'acacias. Le nuage de sauterelles avait laissé la montagne et descendait la vallée, la remplissant de bas en haut, jusqu'au ciel, où un groupe de faucons l'accompagnait. Les premières sauterelles arrivèrent, semblant jaillir des arbres et du sol. Elles surgissaient comme le ressac des flots et venaient battre l'avant de la voiture. Le ciel commença à se voiler comme si la neige eût été sur le point de tomber. On eût dit de gros papillons, elles tombaient, envahissant l'intérieur de la camionnette; partout frémissait un tremblement d'ailes. Le nuage volait de long en large, effectuant par moments de brèves haltes. Le terrain en était tout parsemé. Albert riait, les prenait par les pattes et s'en libérait à coups de doigts. Sur le lit sableux du torrent, lisse comme une piste, la voiture accéléra sa vitesse comme pour échapper à un orage de grêle. Rapidement ils se trouvèrent hors du nuage volant. Le jeune homme blond signala que sur la gauche il avait aperçu quelques gazelles en fuite. La camionnette dérapa sur une peau d'âne et alla finir dans un buisson. Chacun descendit, Albert en tête, avide de fouler cette terre libre et sauvage. L'officier lui offrit son fusil, mais il préférerait être spectateur. Les chasseurs avancèrent de front parmi les acacias, suivis de deux nègres. Le jeune homme blond était au milieu, Albert se mit derrière lui. Ils avaient recommandé le silence; brusquement, derrière les arbres, se fit entendre le piétinement agile et léger d'un groupe de

gazelles; la tête dressée sur leur cou élançé, ayant flairé l'étranger, elles filèrent sur l'herbe, fauves et blanches, en une course qui les soulevait au-dessus de terre. Le jeune homme blond qui avançait en se cachant d'un arbre à l'autre tira le premier, deux gazelles tombèrent, les autres, bondissantes disparurent. Ils coururent aussitôt vers celles qui avaient été touchées, elles se débattaient, chaudes, ensanglantées dans le satin de leur manteau. Albert les regardait et les touchait tandis que leurs yeux se tournaient vers la mort. Le jeune homme blond agenouillé regardait lui aussi : « On peut espérer une belle chasse », dit-il en se relevant, « la vallée en est pleine ». Les jeunes nègres étaient arrivés et traînèrent les bêtes vers la camionnette. Ayant rechargé son fusil, le jeune homme, attentif, reprit sa marche à travers les arbres. Albert le suivit à distance, irrité de le voir tout à la chasse. A un certain moment, il s'approcha de lui et lui demanda si on rencontrait d'autres espèces d'animaux dans les parages. L'autre se retourna, crispé, et lui fit signe de se taire. Albert insista : « C'est là votre seule passion ? » — « Taisez-vous, restez loin derrière moi, ce sont des bêtes très craintives », répliqua-t-il avec fureur. « C'est bien, je vais monter sur la colline et j'assisterai à la chasse de là-haut », dit-il pour le vexer. Sur la gauche, on entendit des détonations, suivies aussitôt d'autres sur la droite. Albert s'immobilisa pour le regarder tandis que svelte et attentif il courait pour ne pas se laisser distancer par les autres. Il disparut derrière les buissons. Alors il revint sur ses pas, monta sur une hauteur, mais arrivé au sommet, il ne vit rien; les acacias bouchaient la vue. Le ciel s'obscurcissait et tout près, déjà, se tissaient les fils de la pluie. Lentement, quelques faucons volaient. Il descendit et resta à épier, sur les branches épineuses, les sauterelles que faisait trembler l'amour. De temps en temps, les détonations se succédaient s'éloignant peu à peu. Les jeunes nègres revinrent avec deux autres gazelles. La pluie commença à tomber, une pluie fine et chaude; Albert se mit à l'abri dans la camionnette. La tristesse l'avait pris : il fuma une cigarette et regarda les montagnes disparaître sous la pluie. Au loin les détonations se faisaient plus rares. Personne ne revenait et la pluie cessait pour recommencer aussitôt. A la fin quelqu'un apparut : c'était le chasseur aux moustaches qui traînait deux gazelles, suivi des nègres qui en portaient d'autres sur l'épaule. Aussitôt après se montra l'officier, traînant une

gazelle par la patte. Ils dégoulinèrent d'eau, mais leur satisfaction était entière. L'officier riait joyeusement : « Il y en a une cinquantaine qui m'est passé devant le nez, j'en ai tué trois, il y en a encore deux là-bas; il faut aller les chercher. Les nègres partirent dans la direction indiquée. Tous se mirent à fumer. L'officier s'enquit de son ami : « Je l'ai laissé », dit Albert, « à deux on faisait trop de bruit ». Les deux garçons revinrent, on attendit; un moment passa. On envoya les garçons en reconnaissance. Ils revinrent sans avoir vu personne. L'officier commença à s'inquiéter : « Il était sur ma droite, plusieurs fois nous nous sommes trouvés côte à côte; je l'entendais tirer, et je voyais les gazelles fuir de mon côté. Après avoir vu le troupeau de cinquante gazelles, j'ai tiré comme un fou, après je n'ai plus rien entendu de son côté. » Il semblait en proie à un cauchemar naissant. L'autre était sûr d'avoir entendu une détonation du côté de la montagne. L'officier, douloureusement, regarda le ciel qui s'obscurcissait encore. Ils mirent les gazelles dans la camionnette. La pluie avait repris, tous se groupèrent sous la bâche; l'officier, éperdu, se mit à souffler dans sa corne pour rappeler son ami qui ne revenait toujours pas. Albert regarda sa montre et se dit qu'il commençait à être tard. « Où peut-il bien être passé », soupira l'officier. « Il ne peut tout de même rien lui être arrivé ? », demanda Albert sans ressentir la moindre peine. « Non, il a trop l'habitude, ajouta l'autre chasseur. On décida d'aller voir une nouvelle fois. Avant de bouger on tira trois coups d'appel; ils écoutèrent, personne ne répondit; Albert resta dans la camionnette, les autres partirent et pour qu'ils ne se perdissent pas, on alluma les phares. Albert voyait la lumière attirer de minuscules papillons et l'herbe resplendir, lustrée par la pluie. Après une attente qui parut interminable, les chasseurs revinrent découragés. Ils ne l'avaient pas trouvé, ils n'avaient pas entendu d'autres coups. On fit les suppositions les plus disparates. Finalement, prévalut la certitude que, s'étant éloigné en direction de Massana, il les attendait sur la route du retour. L'officier insista pour qu'Albert prit place à l'avant, mais il refusa et s'accroupit entre les jambes raidies des gazelles et celles des garçons adossés étroitement l'un contre l'autre devant lui, comme pour dormir. La course se faisait tantôt lente, tantôt rapide, avec de continuelles embardées dues au mauvais état du chemin. De temps en temps la lumière des phares immobilisait un lièvre

ou un chacal. Puis apparut une gazelle. Le chasseur qui conduisait la tira avec son revolver. Touchée, elle tomba. On la chargea. Du coup, un des garçons fut obligé de se rapprocher d'Albert qui laissa aller sa tête sur son épaule. Il pensait que le jeune homme blond avait été blessé. Il le voyait tout sanglant, étendu sur l'herbe, comme une gazelle. Il dit : « Il ne se sera tout de même pas blessé ? ». L'officier se retourna pour le regarder et se passa la main sur le front comme pour y essuyer la sueur. L'autre, toujours criant, dit : « Mais non, ce n'est pas un enfant. » — « C'est tellement vite fait, un saut, le coup part, il y a tant de possibilités », dit Albert, et il continua afin de voir souffrir l'officier : « L'ennui, c'est qu'il y a des chacals et s'il s'est blessé, à l'odeur du sang... » Il entendit l'officier soupirer et il le vit se resserrer sur lui-même. Sa douleur le laissait indifférent, et que l'autre ait été tué ou blessé, peu lui importait : l'haleine du jeune nègre passait sur lui, il posa une main sur sa cuisse et aussitôt la chaleur de la chair, à travers l'étoffe, monta en lui. Brusquement la voiture s'arrêta. Le chasseur dit que s'il s'était engagé sur la route de Massana il ne pouvait pas être allé plus avant. Ils klaxonnèrent plusieurs fois, l'appelèrent tous ensemble; personne ne répondit. On avait l'impression que les sons ne pouvaient pas pénétrer le grand silence humide et tiède de la nuit. Le chasseur, qui, seul, continuait à faire des conjonctures, décida de retourner seul en arrière avec la camionnette. Les garçons attendraient, tandis qu'Albert et l'officier, muni de son fusil, poursuivraient à pied vers Massa. Ce qu'ils firent. Albert et l'officier s'acheminèrent vers un ultime trait de lumière qui s'attardait, bas sur l'horizon. Derrière eux, pendant un moment, ils entendirent le bruit du véhicule qui s'éloignait. Puis ce fut le silence que rompaient seulement le bruit de leurs pas sur la terre dure, le chant du grillon et de temps à autre, le fracas de quelque grand rapace allant se nicher sur un arbre. Albert se sentait pris par cette terre parsemée de bas acacias, suspendus sur le sol comme des trainées de vapeur, et il oubliait l'officier un peu en arrière, quand ce dernier lui dit : « Essayons encore d'appeler ». Albert s'irrita : « Comment voulez-vous qu'il nous entende; nous ferions mieux de nous dépêcher, le bateau ne nous attendra pas. A quelle heure part-il ? » — « A minuit », et sa voix ne fut qu'un souffle. Un petit animal s'enfuit d'un buisson. « Encore un chacal », cria Albert, et derrière lui il

entendit l'officier qui respirait du nez comme s'il pleurait. Arrivés là, ils perdirent la piste et s'arrêtèrent. « Attendez ici, sinon nous nous perdrons aussi », dit Albert et il lui posa une main sur l'épaule. Il pleurait : « Allons, vous n'y pensez pas. Vous savez bien que la vie est toute faite de semblables surprises. Vous vous désespérez pour votre ami, et lui peut-être se trouve en bien meilleure position que nous. Qui sait même si dans cinq minutes nous serons vivants ou morts ? Ah, quelle partie de chasse... » Albert était devenu nerveux : « Il ne s'agit pas de cela », répétait l'autre en sauglotant, « il y a que j'ai peur de l'avoir blessé. Il était sur ma droite, j'ai tiré dans cette direction là, quand ont surgi les gazelles, et après je n'ai plus entendu tirer de son côté. » Et il s'était jeté à terre, criant qu'il voulait mourir lui aussi, qu'il voulait rester seul. Albert s'était penché sur lui pour le relever, lui assurant que c'était impossible, puisque l'autre avait entendu des coups bien après du côté de la montagne. Brusquement l'officier l'avait repoussé et, ayant pris son fusil, il fit le geste de se le placer sur la gorge. Albert n'eut que le temps de le lui arracher. « Quelles sont ces idioties ? Levez-vous plutôt, et prenons garde à ne pas laisser passer la voiture. Un marin, se laisser aller comme cela. Nous sommes en de bonnes mains quand le navire vous est confié, oui, vraiment... » L'officier s'était relevé et ne pleurait plus. Il chercha son fusil, mais Albert se l'était passé en bandoulière et ne voulut pas le lui rendre. Ils avaient entendu le bruit de la camionnette, ils marchèrent à sa rencontre. La lumière des phares avançait interrompue par la masse des acacias; rapidement, elle fut près d'eux. « Rien », dit le chasseur, « je suis allé jusqu'au point où nous avons commencé la chasse; j'aurais continué, mais j'ai peu d'essence. Il vaut mieux retourner immédiatement à Masana, puis revenir avec des torches, et nous ferons une battue en règle. » Il en avait assez et c'est presque durement qu'il dit de remonter. Sans rien dire l'officier se laissa tomber sur le siège avant. Albert retourna à l'arrière entre les garçons et les gazelles. La course reprit, cahotante, et à chaque secousse il se rapprochait du garçon qui était le plus proche de lui. Sous les vêtements légers, il sentait la tiédeur du corps; sa main se glissa dans la fente de la chemise. Le jeune garçon imitait sur lui chacun de ses gestes. L'autre étendu sur les gazelles, semblait dormir, mais pendant un instant il aperçut ses yeux grand ouverts,

brillants, qui le regardaient. Alors il s'écarta et dit : « Quelles merveilleuses étoiles; mais ne devrait-on pas voir la Croix du Sud ? ». — Le chasseur répondit qu'il ne savait pas. Albert se rendit compte qu'il avait parlé du même ton que les autres passagers du bord; il en eut honte, fit déplacer le garçon et s'étendit sur les gazelles froides et raidies, comme pour dormir, mais les cahots incessants l'en empêchèrent. Le temps passa, la route devint meilleure; aux premières maisons de Massana ils s'arrêtèrent. Un indigène annonça que depuis une heure le navire faisait retentir sa sirène annonçant le départ, et qu'on les cherchait partout. Ils coururent au port. L'officier recommanda qu'on lui télégraphiât dès qu'on aurait des nouvelles. Tremblant, il balbutiait; et c'est en soufflant qu'il grimpa la passerelle. Le chasseur voulait qu'Albert prit quelques gazelles; il le remercia, ne sachant qu'en faire.

(A suivre.)

GIOVANNI COMISSO.

(Traduit de l'italien par JACQUES REMO.)

THOMAS MANN

Les mirages de la mort — comme ses horreurs, d'ailleurs — me touchent peu. Pourtant, il y a une certaine tristesse à apprendre la disparition d'un grand esprit; on a le sentiment qu'un monde a basculé dans le néant.

Thomas Mann vient de mourir. Pour beaucoup c'était un de ces princes de l'intelligence qu'on révère sans les connaître. La gloire — anticipant les effets de la mort — bien souvent fige et pétrifie. Pour dire vrai je suis de ceux-là, je veux dire de ceux pour qui Thomas Mann était plus un nom qu'une œuvre. En effet j'ignore tout de l'écrivain disparu, à l'exception d'un seul écrit : l'histoire de la folle et inopinée et platonique passion de Gustave d'Aschenbalk pour le jeune et beau Tadzio, cette histoire frémissante d'amour et d'art, de vie et de mort que nous narre le romancier de *La Mort à Venise* (1).

Cette odyssee d'un vieil homme, qui, au déclin de sa vie, naît à la plénitude de son être parce que, sous les yeux d'aube d'un adolescent, il a eu la révélation de ce qu'était la vraie vie, compte parmi les œuvres les plus belles que le sentiment socratique ait jamais inspirées. Et ici, il faut entendre l'amour socratique authentique.

En effet il existe plusieurs façons d'aimer un jeune garçon. Trois d'entre elles me semblent spécifiques : un homme peut aimer un garçon parce que la nature l'abuse et pare le tout jeune adolescent de grâces quasi féminines : pages, mignons et autres damoiseaux du temps jadis connurent fréquemment ce sort durant le bref printemps de leurs beautés équivoques. Le mâle, se laissant abuser, usait d'eux comme de produits de remplacement. Commerce tout physique et dont le seul piment pouvait être une pointe de vice. A côté de cette pseudo homosexualité, existe la façon typiquement homosexuelle de rechercher le jeune homme. Ce dernier est alors considéré comme l'être le plus rare que peut désirer la femme, et ce qu'on convoite en lui, ce sont les qualités du mâle qui alors, en leurs fraîcheurs, semblent être portées à leur épanouissement le plus parfait — en ce domaine l'homme de désir se grisant souvent de ce qui ne dure que l'espace d'un matin. Dans l'amour socratique ce sentiment qui lie un amant à un jeune aimé, rien de semblable au contraire. Le jeune homme n'est pas aimé en tant qu'homme, c'est-à-dire en tant qu'un être mas-

(1) Publié en 1913, traduit en français en 1929.

culin, objet de désir pour un être féminin. Ce qui séduit et ravit, c'est la promesse d'homme qui est en lui. Il est des natures, aussi bien frustes que raffinées, pour qui la femme est à jamais un continent fermé ou, pis encore, un monde inexistant bien qu'aimable. Seul l'être viril répond aux aspirations de ces natures. De tels hommes ne vivent que par les jeunes êtres que leurs yeux peuvent refléter. Leur dialogue avec eux devient semblable à la danse : chacun y est le miroir de l'autre; et l'amant modèle l'aimé. Puis la promesse s'étant épanouie, le jeune homme étant devenu homme, l'aimé à son tour devient amant et ne vivra que de la vie, qu'il insufflera à un jeune être. Il ne s'agit plus alors d'homosexualité proprement dite (2), mais d'un comportement spécifique : reconnaissance et magnificence de soi-même à travers un être à l'aube de sa vie. Ce n'est pas l'homme qui attire, ce n'est pas la jeunesse, mais cette ébauche de toutes vies qu'est le jeune homme. L'être tout entier est pris.

Un jour, à Venise, le héros du romancier allemand, sur le tard de sa vie, fit cette découverte. Pour en savourer le fruit dans sa quintessence la plus subtile il ne s'effaça pas, même devant la suprême épreuve, mariant ainsi une fois de plus les clairs obscurs somptueux de la vie, de l'amour et de la mort. Aujourd'hui, que Thomas Mann n'est plus, les mots d'adieu du poète à son héros chantent à nouveau. Qu'elles lui soient un hommage : *Le jour même, la nouvelle de sa mort se répandit par le monde où elle fut accueillie avec une religieuse émotion.*

Arcadie.

(2) En ce sens que l'éroto-pédagogue, comme disent les hommes de sciences, peut ne présenter aucun des autres caractères de l'homosexuel. Mais inversement, tout homosexuel est plus ou moins éroto-pédagogue : en lui existe un besoin inné d'élever l'être aimé.

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

A TRAVERS L'HISTOIRE

Conférence prononcée en novembre 1954 à Arcadie

par

MARC DANIEL

Ceux d'entre vous qui ont eu le courage — et la fidélité — de lire dans *Arcadie* la série de mes chroniques savent que je n'ai nulle prétention à la sociologie, à la psycho-physiologie, moins encore à la théologie et à la morale. Marc Daniel n'est qu'un historien — un chartiste, s'il faut tout vous avouer — et qui se garde bien de prendre parti dans les épisodes qu'il étudie. Il fallait que cela vous fût dit avant de commencer cette causerie, car sans nul doute je vais aborder des problèmes qui, peut-être, exciteront vos passions — intellectuelles, bien sûr. Je ne suis pas de ceux qui, parce qu'ils sont homosexuels, s'obnubilent sur cette question et deviennent aveugles aux réalités. Décrire un état de choses existant ou ayant existé ne signifie pas qu'on y adhère ou qu'on sympathise avec lui. Mais le fait de réprouver un préjugé ne l'empêche pas d'exister. Certaines prohibitions portées contre nous sont, à n'en pas douter, iniques. Mais elles sont anciennes comme notre civilisation. Je voudrais ce soir vous montrer à travers les siècles cette « tradition d'anathème ». L'historien ne propose pas de solutions pour l'avenir : il cherche des illustrations dans le passé. Peut-être du moins, lorsque nous nous séparerons tout à l'heure, aurez-vous acquis plus de compréhension pour l'attitude du grand public envers nous. Et comment pourrions-nous réclamer la compréhension de ce public si nous nous refusons à essayer de comprendre, nous-mêmes, son point de vue ?

Encore une fois, je ne cherche qu'à décrire et à préciser, nullement à apprécier.

L'homosexualité, c'est là une vérité banale pour nous, pose à ceux qui sont marqués de son sceau de redoutables, amers et inévitables problèmes. Essentiellement, ces problèmes sont au nombre de deux : l'un, d'ordre intérieur, est le problème moral. L'autre, celui des rapports avec la société, est le problème social. Ils sont intimement liés l'un à l'autre; car la plupart du temps l'attitude sociale est commandée par des conceptions morales. Mais il est néanmoins possible, et du reste souhaitable, de les étudier sépa-

rément, car, à notre époque, — et ce, depuis une cinquantaine d'années au moins, les rapports sociaux ont tendance à être de moins en moins basés sur des principes de morale individuelle. Cette évolution est due, à coup sûr, au recul général des doctrines religieuses dans l'ensemble de la société contemporaine. Encore une fois, je ne prends pas parti, mais je constate un fait sans la reconnaissance duquel nous ne comprendrions rien à l'évolution des lois et des opinions relativement à l'homosexualité.

Je ne parlerai, ce soir, du problème *moral* de l'homosexualité que dans la mesure où il conditionne l'attitude de la société envers les homosexuels à travers l'histoire. Car, dans une civilisation à armature théologique — comme était par exemple celle des anciens Hébreux, ou celle du Moyen-Age dans nos pays —, la société se reconnaît le droit d'intervenir dans la vie privée de chacun de ses membres en fonction des principes de moralité individuelle imposés par la religion. Cependant, n'étant pas spécialement théologien, je me garderai bien de m'aventurer sur le terrain excessivement glissant de l'exégèse des textes religieux. Certains théologiens chrétiens essaient aujourd'hui de montrer que la véritable morale chrétienne n'est pas incompatible avec l'homosexualité (vous connaissez les travaux du P. Oraison, que notre revue a commentés). C'est bien possible, mais cela ne me concerne, et ne m'intéresse absolument pas. Ce qui est de mon domaine, c'est l'attitude qu'a *effectivement* adoptée l'Eglise chrétienne vis-à-vis de l'homosexualité depuis bientôt 2 000 ans qu'elle existe. Un théologien peut bien faire dire ce qu'il veut aux textes qu'il interprète et qu'il tourne à sa façon. L'historien est bien obligé de constater ce qui s'est passé. Et, pour lui, la « tradition d'anathème », de l'homosexualité par le christianisme, la malédiction antique, la condamnation mille fois répétée par les Pères de l'Eglise, les Conciles, les Papes, les évêques, sont des vérités qu'il n'est malheureusement pas possible de contester.

Donc, nous ne nous immiscerons pas ce soir dans le domaine douloureux de la conscience individuelle. Mais qu'il soit en paix avec lui-même ou non, qu'il se considère intimement comme un maudit ou qu'il se livre sans arrière-pensée à son penchant, qu'il soit chrétien, catholique, protestant, marxiste, sceptique ou... indifférent, l'homosexuel se heurte tout autour de lui à une société où il est considéré comme un malade (au cas le plus favorable), comme un être incompréhensible et vaguement inquiétant (le plus souvent), comme un danger public, un criminel en puissance, un être méprisable et haïssable (dans trop de cas, hélas).

Or, il n'en a pas été toujours ainsi. Et il n'en sera sûrement pas toujours ainsi. En prenant conscience de cette évolution historique, nous parviendrons peut-être à en hâter le cours. Et, à coup sûr, nous ferons dans la connaissance de notre propre nature des pro-

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

grès aussi valables qu'en disséquant à grand renfort de termes pédants nos rêves d'enfants et les divers « complexes » psychopathologiques qui ont fait de nous ce que nous sommes.

*
**

Tout ce qui touche à la sexualité est, par définition, matière d'étude pour le sociologue, et matière à intervention de la société. En effet, d'une part la sexualité conditionne l'espèce, — et, d'autre part, elle peut constituer, si elle n'est pas réglementée et endiguée au moins sommairement, un élément de trouble et d'anarchie. Du jour où, aux origines du monde, un groupe humain fut constitué, il fut impossible de tolérer que le désir sexuel, — le rut animal —, constituât la seule règle de conduite. Les animaux eux-mêmes connaissent un semblant de vie de famille, et les sociétés humaines les plus primitives possèdent une législation matrimoniale plus ou moins sévère.

Au reste, plus une société est primitive — je veux dire par là, plus elle est à la merci des éléments extérieurs, intempéries, bêtes sauvages, peuplades ennemies — et plus elle est obligée, pour survivre, d'encadrer la vie de ses individus par une armature rigide de lois et règlements. Le bonheur individuel, la liberté de chacun, sont des notions inexistantes à l'origine, qui ne se développent que lorsque la vie du groupe est assurée. Tout cela va de soi, et nous savons que, même chez les êtres de civilisation avancée comme nous-mêmes, les moments de grave danger provoquent des réactions de retour à la rigueur primitive : dans un paquebot en perdition, il n'y a pas de place pour les caprices ou les répugnances individuelles.

Donc, soyons assurés que si, dans une société peu évoluée, un individu manifeste des tendances, des goûts, des désirs incompatibles avec les règlements du groupe, il est impitoyablement éliminé. Un fou n'est pas soigné : il est mis à mort, parce qu'il met en danger l'existence des autres membres du groupe. Un assassin, exécuté sans autre forme de procès, parce que la société primitive ne peut s'offrir le luxe de garder en son sein celui qui peut la détruire en tuant ses membres.

Maintenant, quelle est l'attitude de cette société primitive vis-à-vis des problèmes sexuels ?

Avec des solutions variables, elle s'efforce de préserver la vie de famille, condition de la procréation et de l'éducation des enfants. Tantôt elle établira le principe de la monogamie, tantôt (plus fréquemment), elle permettra au même homme d'avoir plusieurs femmes. En tout cas, elle condamnera sévèrement le célibat, source de stérilité sociale. C'est à la lumière de ces constatations qu'il conviendra d'envisager son attitude envers l'homosexualité. Mais aussi, interviennent ici des notions excessivement complexes de religiosité primitive et de magie, où je ne saurais m'aventurer ce soir. C'est le domaine des spécialistes tels que Lévy-Bruhl. Chez

certaines peuplades sauvages, il existe une sorte de « travestitisme » religieux, mystique, tels les chamans des peuples de l'Alaska et de la Sibérie qui sont des magiciens très redoutés et qui vivent leur vie entière habillés en filles. Sans doute y a-t-il là l'expression d'un naïf besoin de modifier la nature pour mieux agir sur elle : quelque chose de semblable à l'usage des masques et des déguisements des sorciers d'Afrique. Les pratiques homosexuelles suivent souvent ce travestitisme, comme il est de règle. De même, certains peuples pratiquent, ou ont pratiqué la castration rituelle comme une sorte de sacrifice agréable aux puissances surnaturelles — et l'Orient antique a connu toute une hiérarchie de prêtres châtrés, vénérés du peuple et homosexuels passifs officiellement reconnus.

D'autre part, une fois satisfaites les coutumes quant au mariage et à la procréation des enfants, les sociétés primitives se désintéressent en général des fantaisies sexuelles qui ne constituent pas un danger pour la communauté. La fraternité des armes, la cohabitation des hommes au cours des expéditions de guerre ou de chasse, la claustration des épouses reléguées aux soins du ménage, favorisent les pratiques homosexuelles qui sont fréquentes sous cette forme chez tous les peuples peu civilisés, depuis les Noirs d'Afrique actuels jusqu'aux Francs, aux Wisigoths, aux Burgondes du Haut Moyen-Age. Le bel et touchant épisode du jeune prince Mérovée et de son ami Gaïlen, au temps de la cruelle reine Frédégonde, est, à coup sûr, un chapitre homosexuel. Peut-être le conterai-je un jour dans *Arcadie*.

Et puis, n'oublions pas que, chez les êtres peu évolués, la recherche du plaisir est la loi la plus élémentaire, et que, si rien ne s'y oppose, on ne voit pas pourquoi ils se refuseraient aux délices de la compagnie des garçons s'ils en ont envie. C'est pourquoi l'homosexualité ne constitue pas, en général, un problème social dans les civilisations primitives. Sans doute, les homosexuels caractérisés — ceux chez qui le désir n'existe que sous sa forme homosexuelle — sont assez rares dans ces sociétés : ils sont plutôt le fruit des civilisations évoluées. Et, seuls, ils constituent à proprement parler un danger pour la reproduction de l'espèce.

*
**

Mais, après le stade de ce que nous appelons la « sauvagerie », l'humanité conquiert un jour un état plus noble, celui de société organisée, pacifiée, gouvernée, où les qualités humaines par excellence — l'intelligence, le raisonnement, la pensée — purent s'épanouir. Et, du jour où les nécessités grossières de la subsistance quotidienne passèrent au second plan, il fallut perfectionner les règlements qui conditionnent les rapports entre individus.

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

C'est dans l'Égypte ancienne, celle des Pharaons et des Pyramides, que ce stade fut d'abord atteint, puis dans la Mésopotamie et la Proche-Asie, il y a de cela cinq ou six mille ans au bas mot. Malheureusement, je ne crois pas que nous ayons beaucoup de renseignements sur l'attitude des Égyptiens et des Assyriens d'autrefois sur l'homosexualité. Ils pratiquaient la polygamie, mais leur morale sexuelle était très stricte. Les lois religieuses (qui étaient les mêmes que les lois civiles) préconisaient un idéal très élevé d'honnêteté, de dévouement, de justice, qui ne se satisfaisait guère d'une recherche effrénée du plaisir. Mais entre la loi et la réalité il y a toujours bien de la marge... Certains Pharaons eurent des harems de jeunes garçons comme de jeunes femmes. On peut rapprocher de ces mœurs celles des rois assyriens ou sumériens, et aussi, je pense, celle des plus anciens souverains de la Chine ou de l'Inde, aussi dans l'Antiquité. Ce que nous savons de l'homosexualité pour toutes ces civilisations lointaines est peu de chose. Cela se borne à la forme la plus primitive, la moins caractérisée de notre penchant : à savoir le goût de certains hommes pour les jeunes garçons, parallèlement et concurremment à celui qu'ils éprouvent aussi pour les femmes. Cela se retrouve dans toutes les civilisations de type oriental, jusqu'à nos jours. Mais cela n'a absolument rien à voir avec l'homosexualité telle qu'elle existe dans notre société actuelle, où l'homosexuel est vraiment un être d'une catégorie à part, qui, la plupart du temps, n'éprouve qu'indifférence ou dégoût à l'égard de la femme, et, qui souvent, est lui-même à demi-femme dans son comportement sexuel.

De tels cas ont, certainement, existé dans l'Orient ancien. Mais les rares documents de cette époque ne nous en parlent pas. Il est probable qu'on devait considérer ces homosexuels caractérisés un peu comme on considérait les eunuques, c'est-à-dire comme des êtres légèrement méprisables, nettement inférieurs aux hommes normaux, des sortes de « moitiés d'hommes », mais pas particulièrement dangereux ni punissables.

*
**

Cependant, parmi ces peuples qui, voici plusieurs millénaires, grouillaient dans la Proche-Asie, il en était un, bien différent des autres, et qui possédait des qualités et des défauts qui faisaient de lui un monde « à part ». C'est, bien entendu, des Hébreux que je parle.

Les Hébreux (ou les Juifs, pour les appeler par leur nom) étaient, à l'origine, un peuple de nomades et de pillards. Au temps de leur mystérieuse genèse, ils s'étaient constitué une religion et une morale très particulières. Tout d'abord, ils n'adoraient qu'un seul dieu, sorte de tyran jaloux et exigeant, qui leur interdisait d'adorer d'autres dieux, et qui en échange leur promettait de leur donner un territoire fertile pour s'y établir. Et puis, ils se considéraient,

du fait de cette alliance avec leur Dieu, comme supérieurs à tous les autres peuples, et comme destinés à les vaincre tous dans l'avenir. Cette dureté des Hébreux en tant que peuple, elle existait aussi dans leur législation et dans leur morale. Le chef qui leur avait donné leurs lois, Moïse, avait minutieusement codifié dans une série de livres sacrés toutes les obligations et les interdictions qui leur étaient faites au nom de leur Dieu terrible : aujourd'hui encore, la lecture de ces livres — l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome — laisse une impression de malaise, car, à côté des prescriptions de simple bon sens ou d'hygiène identiques à celles de toutes les législations primitives, à côté de recommandations d'une belle noblesse, on y rencontre à chaque page des prohibitions rituelles, dont l'origine se perd dans la nuit des temps préhistoriques. Je m'empresse du reste d'ajouter, de peur qu'on ne m'accuse de partialité ou d'anti-sémitisme (ce dont me préserve le Dieu d'Abraham !) que toutes les législations antiques, y compris celle des Egyptiens, ont connu ces prohibitions et ces « tabous » religieux, et qu'à certains égards les lois de Moïse marquent même un progrès sur celles d'autres peuples. Mais, du fait que la loi morale des Hébreux conditionne encore, dans une large mesure, la vie de notre société actuelle, je me permets d'insister plus particulièrement sur elle.

Or, dans ces lois de Moïse — qui reproduisent en grande partie des lois plus anciennes —, se trouve cette phrase redoutable, qui est la source de toutes les persécutions et de toutes les injustices dont les homosexuels ont souffert depuis des millénaires : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme, car c'est un crime abominable » (Lévitique, XVIII, 29). Et plus loin : « Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, c'est là un crime abominable, et on les punira de mort. » (Lévitique, XX, 13).

Peu important pour nous, ce soir, les raisons lointaines de cette prohibition. Sans doute, dans un peuple de nomades, le législateur a-t-il voulu éviter toute déperdition de vie, tout gaspillage des possibilités de procréation. La même loi hébraïque — seule et unique de ce cas — défendait aussi l'onanisme, pour la même raison (Genèse, XXXVIII, 9-10). En outre, le livre sacré par excellence — la Genèse — racontait comment les villes de Sodome et de Gomorrhe, où l'homosexualité se pratiquait couramment, furent détruites par Dieu au moyen d'une pluie de feu, en punition de leur vice. Ainsi, dans l'histoire de l'humanité, apparaît avec le peuple hébreu la notion du crime attaché à l'homosexualité.

Pour cette raison, du reste, il est peu facile de savoir exactement quel fut le succès de cette législation en Israël : car, si certains pratiquèrent les mœurs interdites, ce fut à coup sûr dans le plus grand secret pour échapper à la mort, et ainsi nulle trace ne s'en est conservée jusqu'à nous. Peut-être la grande amitié du jeune

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

berger David (le futur roi) pour le fils du roi Saül était-elle une liaison homosexuelle ? On peut le supposer, mais il est inutile de dire que l'histoire officielle n'en dit rien. Et, du reste, pendant des siècles et des siècles, la législation de Moïse n'intéressa que le peuple hébreu exclusivement, et n'eut pas, par conséquent, une grande importance sur le plan mondial.

*
**

Parmi les peuples un peu moins antiques que les Egyptiens ou les Assyriens, les Crétois, qui, dans leur île, connurent voici 4 000 ans une civilisation très brillante, étaient, paraît-il, spécialement adonnés à l'homosexualité, bien entendu sous sa forme primitive et simple, c'est-à-dire l'attraction très naturelle exercée par les jeunes garçons à peine adolescents sur les hommes faits. C'est, du moins, ce que nous ont raconté les Grecs qui vécurent après eux.

Mais, selon l'opinion courante, l'âge d'or de l'homosexualité, si j'ose ainsi m'exprimer, c'est précisément aux Grecs qu'il appartenait de le réaliser. Et vous m'en voudrez, j'en suis sûr, de ne pas vous dépeindre cet âge ou pseudo-âge d'or. Mais comme il existe un admirable ouvrage sur le sujet — *l'Histoire de l'Amour grec*, de M. H.-E. Meier, récemment traduit par M. de Pogey-Castries — et que vous pouvez vous le procurer le plus aisément du monde au service de librairie d'Arcadie — je n'insisterai pas beaucoup sur cette époque d'homosexualité quasi-officielle et universelle.

Je vous mettrai plutôt en garde contre un enthousiasme excessif et contre certaines illusions bien dangereuses. Car l'homosexualité qu'appréciaient les Grecs, philosophes, artistes et hommes d'Etat, n'était nullement semblable à ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot. Les Grecs nommaient cette sorte d'institution « pédérastie », — *païs-paidos*, le jeune homme, l'enfant — et « *erasteîn* », aimer —. C'était pour eux essentiellement un sentiment à base à la fois intellectuelle et voluptueuse, unissant un adolescent à un homme fait, chacun donnant et recevant dans ce singulier échange. L'aîné donnait son expérience de la vie, sa sagesse, ses conseils; le plus jeune donnait son charme, sa beauté, sa grâce. Moyennant quoi, leur union était reconnue au grand jour et admise couramment. Bien entendu, l'aîné était généralement un homme marié, mais la chose était banale. Cette forme, très particulière, de l'homosexualité, était surtout répandue, cela va de soi, dans les milieux cultivés, où les mots de « maître » et de « disciple » étaient souvent l'équivalent d'« amant » et d'« aimé ». Parallèlement à cette coutume, la littérature et l'art grec classiques célébraient la beauté des garçons aussi librement que, de nos jours, la presse, le cinéma et le théâtre célèbrent le culte de la « pin-up girl ».

Or, à côté de cette pédérastie entrée dans les mœurs, la Grèce antique connaissait aussi l'homosexualité des adultes, ce que nous

appellerions l'inversion sexuelle, et aussi les divers degrés de dépravation homosexuelle, y compris, bien sûr, la prostitution masculine. Et précisément, le mépris le plus complet frappait ces diverses tendances et ces diverses anomalies. En pleine époque classique, alors que la pédérastie était quasi-officielle à Athènes, l'homme d'Etat Timarque était condamné et frappé d'infamie par le Tribunal du Peuple de cette même ville, pour s'être ainsi prostitué contre argent. Tout citoyen convaincu de s'être prostitué était déchu de ses droits civiques, déclaré inéligible à toute fonction publique, exclu des temples et des réunions officielles, et, en cas d'infraction à ces diverses interdictions, condamné à mort. En outre, même si la loi n'était pas appliquée dans ses dernières rigueurs, le mépris public flétrissait le coupable, désormais montré du doigt et sifflé dans la rue.

De même, lorsque deux hommes — adultes — pratiquaient trop ouvertement ensemble l'amour homosexuel, l'opinion publique se scandalisait. L'amour du vieil Euripide pour le quadragénaire Agathon fut la risée d'Athènes; plus encore, le goût de Critobule pour les hommes barbus excitait la verve des chansonniers. Comme il s'agissait là d'hommes riches et puissants, ils se moquaient bien des critiques, mais il est certain que d'autres, moins dédaigneux de l'opinion, durent être montrés du doigt.

A plus forte raison, les Grecs, si amoureux de la beauté et de l'élégance en toute chose, méprisaient-ils les invertis caractérisés, ceux qui — déjà ! — s'habillaient en femmes et s'exhibaient à la promenade publique en gesticulant : « Engeance paresseuse, querrelleuse, vaniteuse, coléreuse, gourmande, extravagante... » disait Lucien de Samosate. Le philosophe Plotin n'hésitait pas à employer les expressions de « contre-nature » et « contre les lois » pour les condamner. Le poète comique Aristophane, dès l'époque classique, les livrait aux huées de la foule; le proverbe disait qu'« on cacherait plutôt cinq éléphants qu'une seule « tante » et on nous les représente, ondulant des hanches, épilés de la poitrine, ruisselants d'onguents... »

Quant aux législateurs et aux philosophes, s'ils admettaient très bien la pédérastie sous sa forme « éducative », ils étaient unanimes à condamner le célibat, source de déséquilibre dans la société. En Grèce comme en Israël, l'homosexuel caractérisé était considéré comme un mauvais citoyen et un être méprisable. La réalité est, vous le voyez, bien différente du tableau enchanteur que beaucoup de nos contemporains se font de la Grèce antique.

Toutefois, c'est à ces mêmes Grecs d'autrefois que revient l'honneur d'avoir les premiers tenté de donner du problème de l'inversion sexuelle une explication humaine et impartiale. Certes la théorie d'Aristote est très insuffisante au point de vue scientifique pour des hommes d'aujourd'hui. Mais quelle puissance de génie chez cet homme qui, voici plus de 2300 ans, essayait de s'expliquer l'existence des invertis passifs par des hypothèses

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

d'ordre physiologique et anatomique dont quelques-uns devancent les siècles ! Sans lui, nous ignorerions sans doute que l'Antiquité a connu l'homosexualité identique à celle d'aujourd'hui. Grâce à lui, nous voyons le premier effort de l'esprit humain pour comprendre cette anomalie incompréhensible, et pour y chercher un remède (c'est dans l'Ethique à Nicomaque, dans les Problèmes, dans l'Ethique à Eudémos, qu'Aristote a développé ses théories sur l'inversion). Je m'en voudrais de ne pas citer cette belle phrase de l'Ethique à Nicomaque, qu'on ne réentendra plus jusqu'au XIX^e siècle : « Lorsque les désirs homosexuels se reproduisent chez les invertis en vertu de leur constitution même et résultent d'une anomalie foncière, congénitale, telle qu'ils ne peuvent ni regretter leur penchant ni s'en corriger, il n'y a pas lieu de leur reprocher comme un vice leurs désirs ni leurs actes. »

(A suivre.)

MARC DANIEL.

“ HOMMES ”

ALBUM DE 75 PHOTOS ENTIÈREMENT INÉDITES

N'AYANT JAMAIS PARU DANS AUCUNE REVUE DU MONDE

Format 18×27 - Photo au recto - Papier couché

DEMANDEZ CET ALBUM A *ARCADIE*

ou à votre Libraire habituel

Prix : 1 500 F envoi sous pli fermé

Etranger : 2 000 F pour le recevoir comme lettre.

A PROPOS DE... QUERELLE (de Brest)

par

PIERRE NEDRA

Arcadie n'a jamais fait jusqu'ici, nous semble-t-il, que de furtives allusions à l'œuvre de Jean Genêt (1), l'un des très grands seigneurs de l'homophilie, (nous voulons dire de l'homophilie scrutée en certains de ses aspects avec une profondeur et une virtuosité jusqu'ici inégalées, on serait tenté d'écrire : inégalable).

La puissance de l'écrivain, pour l'évocation de ce monde doublement minoritaire, dépasse peut-être celle de Proust : à celui-ci, la psychologie la plus ténue, d'accord, mais à Genêt l'analyse subtile et trucidante du corps et du cœur (« le cœur et l'esprit » ! « quelle énigme » ! s'écrie Charlot au seuil de son *Limelight*) dans leurs réflexes les plus intimes et physiologiques, chez ces héros tragiques, magnifiquement campés, poursuivis dans leurs méfaits et leurs caprices, mais le plus souvent incapables de se comprendre eux-mêmes, — capables pourtant parfois de se situer assez bien. (L'auteur insiste sur ces contradictions presque à propos de chacun d'eux, d'où la porte ouverte à des perspectives sociales hardies et variées.)

Proust a travaillé dans le grand monde, Genêt a travaillé dans le monde des assassins : ils sont aux antipodes, mais l'homophilie n'est l'apanage ni d'une classe sociale, ni d'une nation, ni d'une époque.

Et l'on ne peut ni tout connaître ni tout étudier, même à l'intérieur de cette minorité. L'excellente Mme Anne Salva, sans le génie de Jean Genêt, et elle est trop intelligente pour ne pas accepter cette nuance, de très bon cœur, a étudié avec infiniment de générosité, voire de sympa-

(1) Aux éditions Gallimard : Œuvres complètes.

thie, le monde très spécial des natures qu'attire le travesti (1), comme Gustave Fréjaville en avait décrit les habitudes autour de Shakespeare (2), et ce sont là, des contributions très solides et sérieuses, mais forcément limitées à un tout petit canton de l'homosexualité.

Avec Jean Genêt donc, les assassins, les tueurs, ou tout au moins les cambrioleurs, les gouapes capables de n'importe quoi. Mais, parties de là, des envolées poétiques géniales. Et il serait ici ridicule, puisque J.-P. Sartre a déjà dit tout cela, avec la maîtrise que l'on sait, de faire autre chose que de renvoyer à son *Saint Genêt*, des œuvres complètes.

*
**

Mais pour les lecteurs qui ne connaîtraient pas encore ce *saint*, si particulier, sa somptueuse richesse, sa poésie cosmique (non sans rapport avec celle de Claudel), et surtout son enquête haletante, passionnée, sur les problèmes les plus profonds, les plus essentiels de l'humaine nature, il convient de leur expliquer que la lecture de ce grand écrivain, défendu et célébré par François Mauriac, n'est pas très facile, ni de tout repos.

Il y faut un peu s'appliquer, et d'abord accepter de n'avoir pas ici un récit, mais un foisonnement, un rayonnement d'analyses divergentes et complémentaires, à propos des événements racontés parfois très succinctement. Il n'est peut-être pas inutile de dire ces choses, pour que le lecteur puisse avec aisance se mouvoir parmi ces anticipations et ces retours qui zigzaguent souvent dans la chronologie des faits. Plus étrangement encore que chez Proust.

Mais une fois que l'on est en place dans cet univers à coup sûr spécial, mais si réel ! en connivence avec ces « monstres » (parfois inventés par la police), cette faune de brutes et de déchets sociaux, ou ces héros lumineux par leur « singularité créatrice », anges très déchus, s'il en est ! mais à l'élégance redoutable, — de quelle puissance et de quelle vérité n'est-on pas aveuglé et ravi dans le cheminement, souvent mal conscient, de leurs réactions, de leurs alliances ou de leurs règlements de comptes..., de leurs crimes !

(1) *Cora chez les hommes sans femmes*. Editions du Scorpion.

(2) *Les travestis de Shakespeare*. Marcel Seheur. 1930.

Il convient aussi de prévenir le lecteur de bonne volonté que les lueurs jetées ici sur le tréfonds de l'homme, dépassent en intensité et en cruauté, et en réalisme physique, tout ce que les plus grands génies de la littérature de tous les temps, les Shakespeare, les Balzac, les Dostoïevski, les Lawrence, n'ont pas osé, n'ont pas pu écrire...

Heureusement, il n'y a plus aujourd'hui, du moins pour les adultes, et dans les pays civilisés, un seul aspect de la réalité humaine qui échappe à la littérature : cette conquête-là vaut bien celles de la « science fiction » !

Jean Genêt analyse donc essentiellement, mais non pas uniquement, les comportements sexuels de ses « durs ». Aussi bien la lecture de ces « romans » (pourtant proposés aux naïfs voyageurs de toutes nos grandes gares) ne doit être que très prudemment dispensée, même aux personnes « très averties », car la violence ou la simplicité des termes, ceux qui justement reviennent constamment dans les dialogues de cette pègre sublime (et plus encore peut-être dans les descriptions de l'auteur), sont propres à terrasser sur le champ, non pas seulement M. Robert Kemp, connu pour sa pudeur très orientée, mais pas mal de braves gens, pourtant très larges d'idées, et de langage assez libre. Il faut avouer pour préciser ce que nous avançons ici, qu'à côté des œuvres de Jean Genêt, *l'Amant de Lady Chatterley* est une lecture de première communiant. Et le fascinant et inquiétant *Mario*, d'André Perrin, pourrait n'être qu'un très modeste, un très gentil hors-d'œuvre, cela dit sans dénigrer le moins du monde la valeur très certaine de cette œuvre originale et profonde à sa manière (1).

Aborder les romans de Genêt, c'est donc, avant tout franchir cette barrière (et comme on aurait dit au XIX^e siècle, faire reculer « toutes les bornes de la pudeur » jusqu'à l'infini, les détruire, les volatiliser).

Il y en a aussi une autre. Comme pour beaucoup d'ouvrages traitant de la sexualité minoritaire, disons un peu rondement, mais franchement, qu'il faut être du bâtiment. Et avec Genêt, les connaissances techniques les plus subtiles et complexes sont absolument nécessaires. C'est l'enfer savant.

Le Parisien cultivé, qui croit avoir fait sur ce point son

(1) Voir *Arcadie*, mai 1955, p. 49, compte rendu par ALAIN.

éducation avec Gide et Proust, et avec les si spirituels (!) chansonniers de nos cabarets, sans oublier quelques articles faussement sensationnels de *La Presse* et autres *France-Dimanche*, est strictement incapable de suivre, dans leur crudité spéciale, quantité de ces analyses..., tout comme un roman sur les compétitions de vitesse des avions ou des autos, serait en grande partie lettre morte pour un intellectuel qui n'aurait jamais porté son attention au fait que ces machines sont mûes par des moteurs très minutieusement appropriés et dont il se moque comme de sa première chemise.

Cela ne veut pas dire d'ailleurs que les hétérosexuels chevronnés n'aient pas le plus grand intérêt, s'ils y sont préparés intellectuellement, à faire connaissance avec ces régions laissées jusqu'ici obscures de l'humaine nature, mais après avertissement et avec précautions, et même un certain courage.

Nihil humani a me alienum puto.

On peut regretter d'ailleurs qu'une telle acuité d'analyse et une telle franchise ne se soient pas manifestées jusqu'ici dans la littérature hétérosexuelle. Car il y a, là aussi, beaucoup à faire pour atteindre, sans fard et sans biais, le réel. Certes, Lawrence, au grand émoi de la prude Albion, a ouvert la voie... mais que de vastes domaines sont encore à scruter ! en tout cas à décrire.

*
**

Pour revenir à Jean Genêt, et à l'un de ses plus prestigieux héros, Querelle, il conviendrait de faire allusion ici aux vues très personnelles de l'auteur sur le lien profond qu'il décèle entre l'homosexualité accomplie, virile, débridée... le vol et l'assassinat. Ces gentillesse ne sont pas pour nous faire peur. Il y a le très fidèle compagnon de Jeanne d'Arc, Gilles de Rays, dont un des meilleurs connaisseurs du xv^e siècle, Roland Villeneuve, vient de donner une exégèse définitive (1). Il y a le divin marquis. Mais Genêt est à égale distance, peut-on dire, du fanatisme médiéval avec son diabolisme et sa sorcellerie, et des audacieuses analyses abstraites du philosophe que fut Sade : Notre contempo-

(1) Editions Denoël. N° 1 de la collection « Présence du passé ».

rain est en pleine pâte humaine, sur les quais et les fortifications de Brest, dans un brouillard qui attaque le lainage des uniformes de la Marine Nationale. Ses héros se traînent sur des granits désaffectés et se poissent les mains à des filins goudronneux. Tout est terriblement concret, encore que poétique et en continuelle transfiguration, l'avisso, le baigne, le bordel. Nous ne sommes ni dans l'exceptionnel ni dans l'élaboré. Je répète : en pleine pâte humaine, mais malaxée, triturée, et projetée jusqu'aux étoiles, dans un style pesant comme des velours de grand luxe et de temps à autre, fulgurant et inoubliable!

« Un univers à la fois abominable et merveilleux » mais à portée de la main.

Ces abominations merveilleuses, nous les devinions en filigrane, chez le « tendre » ! le terrible Racine :

— « T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ? » (1), disait pudiquement le « déplorable Oreste ».

— « Mon innocence enfin commence à me peser », risquait-il au III^e acte...

Les brutes magnifiques de Jean Genêt sont dans cette sombre lignée... mais sans aucune retenue de langage et elles tuent le plus naturellement du monde, pour se donner du ton. Pour exister. Et chacun voit que nous touchons alors à de très grands problèmes... aux confins de ceux, dont J.-P. Sartre est le grand maître.

Mais ici, nous serons beaucoup plus modeste, et en dehors même de toute préoccupation arcadienne, nous rappellerons seulement qu'autour du trop beau Querelle et de toute la pègre qui évolue sous sa loi secrète, il y a Brest, et que ce Brest-là, après celui de Pierre Loti et celui de Jacques Prévert (2), restera dans la littérature la moins spéciale.

Après la *Maison Tellier*, de Maupassant, et la *Maison Philibert*, de Jean Lorrain, il y a maintenant la *Féria*, de Jean Genêt.

Il y a la morgue, les remparts, la pluie, la mer. L'insensible naissance du jour sur le port, plus belle qu'un Claude Monet. Il y a les deux pages sur le baigne abandonné, un des plus riches et des plus puissants poèmes, aux harmo-

(1) *Andromaque*, Acte I, scène 1.

(2) Dans « Paroles », 1949. Barbara.

QUERELLE (DE BREST)

riques imbriquées, qu'ait inspirés le thème de la prison et du malheur. Un très grand morceau d'anthologie, lisible par n'importe qui du reste, et qui aboutit à ce point d'orgue angoussant et magistral : « ...il s'installa dans une des chambres de pierre,... il s'accroupit dans un coin, et la peur s'étant emparée de lui, il s'empara d'elle. Il pensa son désespoir. »

Psychologie ? Poésie ? Philosophie ?

Tout ici pèse, tourbillonne, cristallise, flamboie... De la haute littérature, au meilleur sens du mot.

Mais qui ne doit faire oublier à personne que, mis à part tels paroxysmes marginaux communs à tout groupe humain, l'homophilie est, en fait, en elle-même et dans le train-train quotidien, parfaitement pacifique et inoffensive.

Un psychologue très sérieux n'a-t-il pas prétendu que si les collégiens comprenaient et vivaient véritablement Racine, l'élite instruite fourmillerait d'assassins ? La belle école, en vérité, que celle des Classiques ! Mais rassurons-nous : Jean Racine et Jean Genêt sont bien loin d'envoûter les foules, et pour « l'école de l'assassinat », rien ne vaut un bon film de gangsters, bien banal et bien moral (puisque vous savez : le crime ne paye pas !) tel que nos lois les tolèrent, hélas ! à tous les coins de rue.

Archange du crime, beauté radieuse, diamant pur, Querelle est, comme Oreste, une quintessence d'humanité...

Il est à des hauteurs prodigieuses au-dessus de l'assassin vulgaire, cultivé en série dans nos salles obscures.

Jean Genêt : « Pour personnes très averties ».

PIERRE NEDRA.

SUR UN PLAIDOYER DU MARQUIS DE SADE

par

WIM GERARD

Le deux-centième anniversaire de la naissance de Donatien-Alphonse-François, marquis, puis comte de Sade, tombait le 2 juin 1940. Il suffit de cette date pour nous éclairer sur la raison qui a empêché toute commémoration de l'événement. Faut-il voir, dans ce fatal concours, l'effet d'une malédiction bien méritée qui continuerait de peser sur cet écrivain naguère universellement honni ? Ce serait là une explication simpliste. Et, d'ailleurs, la paix eût-elle régné, se fût-il trouvé du monde pour célébrer cet anniversaire avec quelque éclat ?

Il n'était pas meilleur en 1940 qu'en 1955 de témoigner trop d'admiration pour le personnage et l'œuvre de Sade. Certes, le temps n'était déjà plus où l'on ne voyait en lui qu'un fou malfaisant, un intarissable pornographe... Il est difficile de dénier un certain génie à celui qui, bien avant Krafft-Ebing et Freud, jeta les bases de la sexologie, fût-ce par le truchement de romans licencieux. Il n'est plus permis d'ignorer les abondants écrits tout animés d'une furie raisonneuse et insurrectionnelle qui recèlent la plus minutieuse des études de l'instinct sexuel dans ses innombrables dépravations. Et, faut-il le dire, Sade a maintenant ses tenants, ses zéloteurs qui, sans songer pour la cause à mettre en pratique ses étonnantes recettes, n'hésitent pas à le placer très haut dans l'échelle des valeurs. Souvenons-nous du cas que fait de lui, par exemple, un Aldous Huxley et de l'indulgence amusée qu'il lui accorde.

Mais ce sont là manifestations d'affranchissement et d'audace réservées à quelques esprits éminents et auxquelles le snobisme, le désir d'étonner, ne sont pas toujours étrangers. Sade demeure — et demeurera encore longtemps, nous pouvons en être assurés — le captif des enfers de bibliothèques comme il fut, de son vivant, celui des geôles de la Monarchie et de l'Empire. Les honneurs officiels ne seront pas pour lui. Et sa voix, trop vibrante d'accents insolites, ne retentira que dans le désert.

Dès lors, pourquoi songerions-nous à nous réclamer de lui ? De quel poids pourrait être son témoignage dans une cause qui, déjà, ne se défend qu'imparfaitement, que dangereusement ?

Et cependant, il y a, dans l'œuvre de Sade, parmi le fatras qu'accumulait sa verve irrésistible, au sein des contradictions où l'entraînaient son humeur batailleuse et cette rage qui le lançait contre les idées reçues comme le taureau fonce sur la cape, il y a, dans cette œuvre de Sade des pages d'une vérité fulgurante. Et cependant, dans la vie même de Sade, il y a nous ne savons quel signe de fatale élection, quelle vocation du malheur, qui le grandit et nous émeut. Cet homme à qui il suffisait, non pas de se renier, mais simplement de se taire, de jeter la plume, de se draper d'hypocrisie, cet homme à qui son nom, sa naissance assuraient toutes les facilités, y compris celles de pratiquer les vices qu'il pouvait avoir, ce marquis de Sade qui pouvait faire carrière dans les armes ou la diplomatie — ou même dans les lettres, à condition de parler d'autre chose que de ce qui lui tenait à cœur — cet infortuné, victime de lui-même et des étranges pensées qui lui venaient devant un encrier, a choisi le déshonneur public, la perte de sa liberté, pour garder la liberté de s'exprimer et l'honneur de le faire avec toute la violence qui bouillonnait en lui.

Il semble bien d'ailleurs qu'œuvrant dans la solitude de ses prisons successives, accouchant dans le délire d'une hydre à cent têtes qui le dévorerait tout le premier, ce martyr du libertinage ait accepté ses épreuves sans nourrir véritablement l'espoir d'être entendu. De quel accent déchirant ne s'écrie-t-il pas : « Je ne m'adresse qu'à des gens capables de m'entendre ! ». Ces gens-là, il le pressentait, ne seraient jamais légion.

Sade, a-t-on avancé, aurait été un inverti. On précise même : passif. On jugera selon ses tendances de l'intérêt de ce détail. Mais sur quoi appuyer une présomption aussi gratuite ? Si l'on considère ce que fut la vie de Sade et la manière dont, en ses moments de liberté, il a — fort rarement sans doute et maladroitement — tenté d'expérimenter ce sadisme qui lui doit son nom et dont il s'est fait le théoricien, quelles sont ses complices ? Des femmes. Voit-on par ailleurs dans l'œuvre de Sade l'indice d'un penchant particulier pour ce qu'il appelle d'une façon très générale « la sodomie » ? Non guère.

Certes, il en parle, de cette sodomie, et assez abondamment pour qu'on le remarque. Dans les scènes d'orgie qu'il imagine, elle

figure en bonne place. Elle fait partie du bel arsenal des plaisirs prohibés. Mais on ne lui accorde aucune primauté suspecte. Dans la foire aux vices, elle se trouve échantillonnée, mais demeure en mauvaise compagnie. Point de traitement de faveur, non plus que cet effacement sournois qui trahirait une sensibilité particulière de l'auteur à l'égard d'une tare qui lui serait personnelle. Non. Sade en parle comme du reste. Sans délectation, avec la rigueur et la sécheresse d'un bâtisseur de systèmes. Rien de moins troublant, au surplus, que la manière dont il présente les passions aberrantes de ses personnages. Tout semble demeurer dans une abstraction inhumaine. Nulle vague voluptueuse sur cette grève immense et touffue.

L'occasion était belle, assurément, de mettre le comportement si choquant de Sade au compte d'une inversion imaginée pour les besoins de la bonne cause. Sade n'a-t-il pas l'imprudence de parler de cette honteuse dépravation, d'en parler sans dégoût et sans haine ? Cela doit suffire à le dénoncer. Qu'importe si — n'ayant été ni voleur ni incestueux et ne s'étant prostitué à personne — il parle sur le même ton du vol, de l'inceste et de la prostitution. Là où le préjugé commande, la logique se trouve bannie.

Il n'en demeura pas moins que Sade a prononcé, en deux endroits de son roman dialogué *La Philosophie dans le Boudoir*, une apologie de l'homosexualité masculine dont on ne saurait faire fi, qui contient la part majeure des arguments que l'on invoque encore pour sa défense. En cela, Sade aussi est une manière de précurseur et nous porterons à son crédit que, selon toute vraisemblance, il ne s'agissait pas, dans son cas, d'un plaidoyer *pro domo*.

Note bibliographique. — Donatien, marquis de Sade, est né à Paris le 2 juin 1740, mort à l'hospice de Charenton le 2 décembre 1814. Marié contre son gré, il se livra à la débauche et fut arrêté et condamné à diverses reprises pour outrages aux mœurs. Il est manifeste, cependant, que ce furent surtout ses écrits qui lui valurent les rigueurs des autorités. Sur les soixante-quinze années de sa vie, il en passa vingt-sept dans onze prisons différentes.

WIM GERARD.

UNE VIEILLE PHOTO

« Jeannot, quelle est cette beauté ? ». Jean sourit en haussant les épaules : « C'est moi, voyons ! ». Robert regardait la photo d'un air sceptique : « Ce n'est pas possible ! ». « Bien, ne me crois pas, c'est Jean Marais ! ». « Mais de quand date-t-elle ? ». « C'est Georges Marchal, te dis-je ! ». « Je te crois, mais quel âge avais-tu ? ». « C'est pris à Phu-Vimh, dans le Sud Annam, il y a... six ans. ». « Que tu étais beau ! ». « Merci ! ». « Enfin, je veux dire : différent... ». « De mieux en mieux ! ». « Comprends-moi, d'une autre beauté, moins évidente, plus secrète, plus émouvante. ». « Eh bien, cours donc après le passé ! ». Jean prit nerveusement la liasse de photos et la rangea dans un tiroir, qu'il ferma brusquement à clé. Leur liaison datait d'un an, traversée d'orages, de réconciliations. Jean disait : « Viens m'embrasser, et que ce soit fini », et Robert fondait... Robert avait trente-huit ans. De douze ans plus âgé, il souffrait de la distance entre ce qu'il attendait, espérait de Jean et ce que celui-ci lui apportait, distraitement, comme en se jouant. Pourtant, tout en n'aimant pas vraiment Robert, Jean n'était pas sans éprouver à son égard une jalousie qui se manifestait par de brusques sautes d'humeur quand Robert, esthète que touchait la vue de beautés diverses, se laissait aller à exprimer devant Jean son admiration pour elles. Et maintenant, voici qu'il avait eu le coup de foudre — Jean ne s'y trompait pas, c'était arrivé, de son temps, deux ou trois fois — pour l'image d'un Jean plus jeune, gracie, au visage inquiet, ardent, — à jamais disparu.

Plusieurs jours passèrent. Après des hésitations, Robert pria Jean de lui montrer à nouveau la photo. Jean refusa sèchement. Ce désir contrarié s'amplifia. Robert se mit à rêver de ce Jean qu'il n'avait pas connu, qui lui plaisait plus encore que l'actuel, qu'il aurait tellement plus aimé, croyait-il. Il interrogea avidement Jean sur ce double lointain, sur ses goûts, ses amours, ses joies, ses peines. Jean, de plus en plus agacé, répondait de plus en plus brièvement, puis ne répondit plus. Bientôt, quand ils faisaient l'amour, Jean, avec irritation puis avec effroi, vit le regard de son ami quitter le sien, se perdre au-delà de lui, en quête d'une illusoire, d'une impossible découverte. Une nuit, il sentit les doigts de Robert effleurer l'ovale encore pur, mais un peu alourdi, de son visage, puis appuyer légèrement, comme s'ils y cherchaient ses traits anciens, alors émaciés. Il feignit de continuer à dormir. Le jour se leva sur deux ennemis enlacés et s'épiant...

Quelque temps après, Jean s'aperçut que son tiroir personnel avait été forcé, que la photo avait disparu. Une scène violente éclata. « Tu t'es permis ! De quel droit ? » . Tu me l'avais refusée ! Et après tout je suis chez moi ! » . Certes, et tu y seras bientôt seul ! » Jean saisit sa valise, puis la rangea quand Robert lui eut demandé pardon, l'eut supplié de rester. Pour celui qui aime, les notions de dignité, de faiblesse, de lâcheté, n'ont plus de sens. Elles continuent, hélas, d'en avoir pour l'autre. Jean se mit à plaindre, parfois à mépriser Robert. Leur liaison ne tient plus qu'à un fil — le fil de l'habitude pour tous deux, d'un amour déchiré chez Robert, d'une hargneuse gratitude chez Jean. Des heures durant, Robert erre dans les boîtes, dans les rues, avec l'espoir confus, tenace, profond, toujours déçu, sans cesse renaissant, de voir surgir, tel qu'il fut jadis, son Jeannot naguère bien-aimé, ou un sosie de ce fantôme... Jean se distrait avec d'autres, auxquels il ne peut conter son incroyable aventure, qu'ils ne comprendraient pas, que lui-même essaie de comprendre par ce qu'il sait d'un être avec lequel il vit depuis un an et demi, et qu'il devine inguérissable.

ROBERT SEPRIN.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique
Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie.

DE LA SOLITUDE

Cet ouvrier de vingt-cinq ans, qui avait femme et enfants, errait de bar en bar : « Quand je suis seul, je deviens dingue ».

*
**

Nous ne cesserons de nous demander ce qui demeure le plus pénible : cet atroce sentiment de solitude devant l'être que nous aimons et l'absence même de l'aimé. Le cri désespéré de Nietzsche : « Choisis donc, si tu l'oses ! ».

*
**

Pourquoi publier ici ces impressions douloureuses ? Ne peut-on parler ailleurs de la solitude, de l'âge mûr ? C'est qu'il me semble que les Arcadiens, comme on dit, sont plus sensibles que d'autres à la solitude comme à la fuite des jours. Leurs tumultueuses démarches, les périls même qu'ils encourent, n'est-ce pas à cause d'une crainte plus vive de vieillir, d'être seul ? Non, non, ils ne sont pas seuls à cause de cela, c'est parce qu'ils sont seuls, et plus sensibles que d'autres à l'approche de toute fin, qu'ils sont avant tout cela ?

*
**

Je ne suis pas seul puisque j'ai des livres, des amis — ah ! ouïche ! Et si je ne parviens pas à lire ? Ne parviens pas à vous écouter ? C'est quand nous souffrons que nous sommes seuls, non d'être seuls que nous souffrons. Il n'y a pas de solitude, — rien qu'un homme abandonné.

*
**

Il suffit de marcher dans la ville, parler aux hommes, prendre un livre, — tout est bon. Il n'est rien qui ne nous empêche d'être seuls jusqu'au moment où ce rien n'augmente encore notre solitude.

*
**

Que nous importe d'être mortels, nous voudrions ne pas être seuls.

*
**

Se dévouer aux autres, à une cause ? On ne fait que reculer le moment où l'on reste seul. Prier ? A l'extase fait suite le délaissement de l'amour divin. Il n'y a que l'extase charnelle qui paraît, en nous laissant seuls, nous laisser riche d'une présence.

*
**

Goëthe dit fort justement à Eckermann que la solitude en soi est mauvaise, mauvaise la vie de société. Ce qui importe, c'est de faire alterner les périodes de retraite et nos séjours dans le

monde. Il faut que ni les uns, ni les autres ne se prolongent, mais restent mesurés aux forces de chacun de nous.

*
**

Seule est bonne une solitude volontaire. Les pensées du cachot noir sont toujours contre le monde, puis se retournent contre nous, comme si les murs étaient les plus atroces miroirs.

*
**

L'être le plus frustré et l'homme le plus cultivé partagent cette même horreur, contre laquelle il leur arrive d'unir leurs forces. C'est que l'être le plus barbare ne l'est jamais sans une certaine nostalgie de ce qu'il ignore, et l'homme le plus cultivé sans quelque rudesse intérieure.

*
**

Les fausses solitudes sont désespérées, tout occupées par la pensée de l'amant, par le regret de son absence, le vain espoir de son retour. Je tiens que la vraie solitude est heureuse, qui justement n'est pas solitude. Peuplée de pensées, non de désirs, et méditant, non sur l'amour, mais sur les hommes.

*
**

Il n'y a rien à faire contre la solitude, disons-nous. Cela ne me console guère. Où voit-on que l'inévitable, l'irréductible ou l'absurde, par cela même, nous fasse un peu moins souffrir ? Et serons-nous soulagés de nous savoir inguérissables ?

*
**

Après des années de recherches, nous n'avons trouvé que le vice comme remède à la solitude. Il agit comme contre-poison. Mais le contre-poison est lui-même toxique, doit être aussitôt éliminé. Il engendre bientôt une solitude plus grande, qui nourrit, pour se détruire, un vice toujours plus violent. Alors, pour sortir de ce cercle infernal, nous n'avons plus recours qu'à ce bond auquel nous contrainst la grâce, — ou la légitime défense.

*
**

Les âmes légères connaissent aussi la solitude. Bulles de savon qui se détachent et s'élèvent, puis éclatent.

*
**

Etre seul n'est peut-être que se croire seul, refuser de n'être plus seul. Cela suffit pour le devenir.

*
**

Ah ! comme j'aimerais l'être qui m'empêchera d'être seul ! Il vient, et me voici beaucoup moins tendre. L'amour est plus que l'amour mais, assez souvent, beaucoup moins. Les vraies solitudes demeurent.

ALAIN GUEL.

ÉTUDE SUR L'AMOUR GREC ⁽¹⁾

L'AMOUR GREC DANS L'ARMÉE

A 20 ans, l'éphèbe, apprenti militaire, devenait soldat. Il quittait la chlamyde ou le manteau thrace bariolé pour la chemise légère plissée sous la cuirasse à lambrequins, le pétasos ou le bonnet à queue de renard pour le casque à cimier et à crinière, les « embadès » pour les « cnemides d'airain ».

L'attrait de l'uniforme existait déjà dans la Grèce antique. Suivant Hérodote, on permettait aux soldats d'avoir des armes de prix et, à en croire Aristote, il était d'usage parmi les Athéniens que les cavaliers prennent un soin particulier de leur chevelure. Dès l'Iliade, nous savons que l'or et l'argent brillaient sur les armes et leur abus devenait la marque de mœurs efféminées. (ROBINSON, tome 2, 109).

Une coupe de Douris montre un amusant tableau de jeunes soldats revêtant leur équipement guerrier. L'un noue ses cheveux en une sorte de catogan. Un autre s'aperçoit qu'on lui a chipé le cimier de son casque. Un troisième se dandine avec une allure de danseur, enfin un quatrième enfle ses cnemides. Ils ont tous des gestes gracieux et un peu efféminés. On ne peut nier encore de nos jours que l'uniforme de l'hoplite était on ne peut plus flatteur pour un beau garçon bien bâti.

Mais il y a quelque chose de plus sérieux à considérer dans l'amour grec militaire. Les spartiates l'avaient fort bien compris. Ils avaient constitué une troupe d'élite appelée la phalange dont les mœurs se retrouvent encore de nos jours dans la légion étrangère et certaines troupes coloniales. Cela consiste à créer des unités composées d'hommes qui s'aiment. Leur passion leur interdit de se séparer et ils préfèrent se faire tuer côte à côte plutôt que fuir devant l'ennemi.

« Entre l'amant et l'aimé, écrit Plutarque dans l'*Eroticos* (page 86 761 B et C) si dieu les anime, jamais aucun ennemi n'a pu se glisser pour les séparer l'un de l'autre. »

Cet amour donnait de la vaillance aux combattants : « Un homme possédé par l'amour n'a nul besoin d'Arès pour combattre les ennemis; pourvu qu'il ait son dieu à lui, il est prêt

(1) Voir *Arcadie* n° 4 1955, 19-20 et 21.

à franchir le feu, la mer, les airs en faveur de son ami dès que celui-ci le lui demande. (Ib. 760 D 17, page 82).

A l'appui de ce qu'il écrit, Plutarque raconte l'histoire de Cléomaque qui, au moment de charger l'ennemi, demande au garçon qu'il aime s'il assistera au combat. L'éphèbe lui répond affirmativement, l'embrasse avec tendresse et lui met son casque (tel au moyen-âge le chevalier défendant la couleur de sa dame). Alors, tout bouillant d'ardeur, Cléomaque emmène avec lui les plus braves des Thessaliens, fait une charge splendide et tombe sur les ennemis dont il culbute et disperse la cavalerie (Ib. 760 E et F, page 84). Cléomaque trouva la mort dans ce combat; les Chalcidiens l'enterrèrent sur la grande place de la ville et l'amour des garçons que, précédemment ils réprouvaient, fut dès lors chez eux plus en honneur que partout ailleurs. .

Cet amour existait donc non seulement dans la phalange spartiate mais dans d'autres armées grecques.

En Crète l'aimé était le servent de l'amant (comme chez les . Joyeux . de nos jours, à en croire le livre : *Joyeux, fais ton fourbi*) et à Thèbes, l'amant payait à l'aimé un équipement complet.

Le général Tébain Epaminondas avait créé une phalange sur le modèle de celle des Lacédémoniens. . Elle formait un bataillon carré de 500 hommes armés de piques en hauteur sur 16 de profondeur. Les rangs étaient tellement pressés que les piques du cinquième dépassaient de trois pieds la première ligne. Les derniers rangs trop éloignés pour que leurs piques devinssent une arme offensive, les mettaient sur les épaules des rangs placés devant eux et, les entrelaçant par files, appuyaient en avant pour supporter les premiers rangs, de telle sorte que l'attaque en recevait une violence extraordinaire. . (ROBINSON d'après Polybe).

Cette phalange fut invincible jusqu'à la bataille de Mantinée (362 avant J.-C.). Nous savons qu'Epaminondas y fut tué. Elle lui survécut jusqu'à la défaite de Chéronée (338 avant J.-C.) où elle fut écrasée sous les piquiers de Philippe de Macédoine.

(A suivre.)

JEAN DE NICE.

Arcadie est en vente dans toutes les grandes librairies
de France et de l'étranger.

Nous expédions toutes commandes tant en France qu'à l'étranger
(frais de port en plus)

Cinq numéros de 1954 : 750 F envoi franco.

Nous avons publié dans les six premiers fascicules de 1954 la
liste de tous les ouvrages ayant paru concernant l'homophilie.

L'APPEL

I

*Quelle folie mon pauvre ami
Je t'ai suivi toute la nuit
Le long de ton rêve étranger
J'ai battu les sentiers légers
J'ai tracé la rive inconnue
De mystère frangée
Et je suis monté jusqu'aux nues
De ton verger.*

II

*Pomme d'amour
Etrange
D'où vient l'amour
Des trois oranges
Quel ange
L'a pleuré sur sa lyre
Peignant son sourire
D'orange ?*

III

*Pourquoi ces caravelles fantastiques
Et ces sextants mystérieux
Irons-nous vers quelque Amérique
Fais-tu le point sur d'autres cieux
Quels conciliabules
Ennuyeux
Tiennent les libellules
De tes yeux ?*

IV

*— Noue ton mouchoir
Autour du cou
Et laisse choir
Tes vieux atouts
Mon jeu à moi n'est pas faussé
On y entend le bruit très doux*

*Des corps qui se sont enlacés
Pour mieux étouffer les coups.*

V

*— Je vois. C'est un soleil noir
Que tu proposes
Et de la moire
Des métamorphoses
Tu voudrais habiller mon cœur
Pars seul sur ton aérolithe
Je ne veux pas d'un bonheur
Insolite.*

VI

*— Erreur. Le rayon clair
Eclate
Sur la mer
Et dans les prairies délicates
Triomphe le pur sur l'amer
Les muscles se froissent écarlates
Les yeux en jetant des éclairs
Se figent comme des agates.*

VII

*Nous avons crevé le tambour
Des vents
Déchiré le velours
Des divans
Brisé l'arme des sacrifices
Ecartelé les cours du temps
Et verrouillé les artifices
Des vivants.*

VIII

*Tu peux venir
Epanoui ressuscité
D'un tas de désirs
Ecorché
Pour nouer les soleils difformes
De tous tes frères assemblés
Et pour chanter tandis qu'ils dorment
Ton lied ailé.*

IX

*Tu peux rêver
Sur nos épaules
Laisse donc se briser
La vague sur le môle
Tu peux sourire aux sortilèges
Du printemps
Et lancer tes bouquets de neige
A la figure du vent.*

X

*Tu vivais de ta déchirure
Parmi ces mornes étrangers
Tu te peignais des chamarrures
Sur un visage ravagé
Il est temps d'enlever le masque
Et de montrer à nu ta chair
Laisse ce moule et ses fantasques
Viens vivre clair.*

XI

*Embarque vite Je largue
Les amarres éprouvées
Au port les réprouvés
Nous narguent
Dégageons-nous des faux sommeils
Peignons notre corps de vermeil
Nous partons pour quelque Camargue
Où se lèvera le soleil.*

MICHEL GEORGES.

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE CHEZ ALFRED ADLER

par

SERGE TALBOT

Né dans un faubourg de Vienne, le 7 février 1870, Alfred Adler commença sa carrière en Autriche pour la terminer en Amérique.

Promu docteur en médecine de l'Université de Vienne, en 1895, il déploya une grande activité médicale et sociale en Autriche. Il suivit d'abord le sillage de Freud. Mais dès 1910, insatisfait de la théorie sexuelle des névroses du Maître, il se sépara de lui et chercha sa propre voie. En 1927, il accepta l'offre de la *Colombia University* de New-York et fut chargé du Cours de Psychologie Médicale. Le succès de son enseignement lui valut en 1932 une chaire professorale au *Laig Islam Medical College* de New-York. Il mourut le 28 mai 1937 à Aberdeen, en Ecosse.

Alfred Adler est avant tout praticien, animé d'un esprit social profond. Ce qui a donné un grand retentissement à son œuvre c'est l'application de sa *Psychologie Individuelle* à l'éducation et à la rééducation de jeunes déséquilibrés et dévoyés, qui sont pour lui des « découragés ». Il continue la lignée qui vient de Montaigne et de Rousseau, passe par Pestalozzi et aboutit à Montessori. Dans le domaine psychologique et pédagogique, il a montré comment comprendre le « style de vie » d'un enfant difficile et comment transformer par l'encouragement son « but négatif », en « but social ». Le mouvement déclenché par Adler a pris une grande ampleur chez les médecins éducateurs, tant dans les pays de langue allemande que dans les pays de langue anglaise et française.

LE STYLE DE VIE

Adler met l'accent sur l'unité de la personnalité. Chaque homme a un but, auquel il ne comprend rien, et qu'il suit quand même. La tendance à la perfection est inhérente à la vie dès son origine. « Il s'agit toujours de suprématie à acquérir, de conservation de l'individu et de la race humaine; il s'agit toujours d'établir une relation favorable entre le monde environnant et l'individu. » (*Le*

sens de la vie, p. 184. Payot.) Mais tous les hommes ne poursuivent pas un but de perfection convenable. Chez certains, ce but de supériorité est dirigé dans un sens qui contredit la raison.

En effet, le *Style de vie* est construit par l'enfant à une époque où ce dernier ne dispose ni d'un langage suffisant, ni de concepts suffisants. S'il continue à se développer dans ce sens, il se développe dans le sens d'un mouvement qui n'a jamais été formulé par des paroles qui est donc inattaquable par la critique et qui est aussi soustrait à la critique de l'expérience. Il n'est pas possible de parler ici d'un inconscient refoulé, mais plutôt de quelque chose d'incompris, de soustrait à la compréhension. » (p. 14). Dans les trois à cinq premières années de sa vie, l'enfant crée un prototype psychique en utilisant l'hérédité et les influences du milieu comme matériels de construction.

LA THEORIE DES COMPENSATIONS

En 1907, Adler publia son *Etude sur les infériorités organiques* qui contient en germe toute sa doctrine. Il souligne la relativité de la valeur fonctionnelle des différents organes. Il y a une infériorité organique quand l'organe a été empêché de se développer pleinement, soit dans l'ensemble, soit dans ses parties : pied bot, rachitisme causal, myopie infantile, anomalie des glandes séminales, être trop grand ou trop petit... Cette infériorité devient manifeste au contact avec le monde environnant et ses exigences.

L'infériorité organique est héréditaire. Mais elle est compensable à l'aide d'un système nerveux central. Elle cherche sa compensation dans la superstructure psychique de l'individu, où se développe un sentiment d'infériorité, qui le pousse à rechercher une supériorité, c'est-à-dire une protection, une sécurité compensatrice.

Dans son dernier ouvrage *Le Sens de la Vie* (1933), Adler expose les lois de la finalité, de compensation et de surcompensation qui régissent la vie psychique. Il suit dans son dynamisme la compensation du sentiment d'infériorité, compensation qui peut être réussie ou défectueuse. Elle est réussie lorsque le développement de l'individu a su s'ajuster à la collectivité grâce au sentiment social existant et progressivement croissant : Démosthène, de bègue est devenu le plus grand orateur de la Grèce, Clara Schumann, de sourde-muette est devenue une musicienne accomplie. La compensation est défectueuse chez le nerveux, où la volonté de puissance et d'apparence, le désir de tout avoir, engendrent un orgueil morbide démesuré et la fuite devant les trois problèmes sociaux inévitables : l'attitude envers nos semblables, la profession, l'amour. Le but compensateur détermine le caractère de l'individu, son style de vie, aussi bien que les rêves et les actes manqués.

LE TEMPERAMENT NERVEUX

Dans l'ouvrage publié sous ce titre en 1912, Adler étudie les racines et le développement du sentiment d'infériorité et de sa compensation asociale dans le sens d'une fiction renforcée comme idée directrice de la névrose : l'élévation illimitée du sentiment de personnalité dont la moralité la plus simple nous est donnée par l'affirmation exagérée de la virilité; « Les déficiences constitutionnelles et autres états analogues de l'enfance font naître un sentiment d'infériorité qui exige une compensation dans le sens d'une exaltation du sentiment de personnalité. Le sujet se forge un but final purement fictif, caractérisé par la volonté de puissance; but final qui acquiert son importance extraordinaire et attire dans son sillage toutes les forces psychiques. Né lui-même de l'aspiration à la sécurité, il organise les dispositifs psychiques en vue de cette sécurité et se sert principalement du caractère névrotique de la névrose fonctionnelle. » (*Le Tempérament Nerveux*, p. 49, Payot.) Le névrosé, depuis son enfance, a construit sa fiction, dirigeante de façon à reculer en face des problèmes qui pourraient mettre en péril par une défaite menaçante sa sécurité, sa recherche de la supériorité personnelle trop éloignée du sentiment social, son désir d'être le premier. « Sa devise : tout ou rien (ou quelque chose de très approchant), l'hypersensibilité de quelqu'un qui se croit constamment sous l'imminence d'une défaite, un manque de quiétude, une émotivité intense telle que peut en avoir celui qui vit dans un pays ennemi, une certaine avidité, amènent des conflits plus fréquents et plus importants qu'il n'est nécessaire et lui facilitent le recul rendu inévitable par son style de vie. » (*Le Sens de la Vie*, p. 118.) « Le nerveux subit l'influence hypnotisante d'un plan de vie fictif. » (T.N., p. 75). Il s'abandonne à une fiction directrice où il s'apparaît à lui-même pourvu de la force et des moyens d'action qui lui manquent réellement. Cette fiction compensatrice est constituée par la formule : « Je veux être un homme total, un être ayant une valeur supérieure. »

La fiction dirigeante est construite d'après un schéma simple et infantile : « masculin-féminin », « haut-bas », « les notions abstraites « haut » et « bas » ont manifestement joué un rôle capital dans l'évolution de l'homme civilisé, et cette abstraction remonte fort probablement à l'époque où l'homme a adopté l'attitude droite. Comme chaque enfant reproduit ce changement au cours de son évolution individuelle, le jour où il commence à se tenir droit sur le sol, et comme d'autre part, l'éducation, pour des raisons d'hygiène générale, s'applique à lui inculquer que le fait d'être « en bas », de se tenir et de ramper sur le sol, est répréhensible, incompatible avec la dignité humaine, il se forme

nécessairement, dans l'esprit de chaque individu, dès sa première enfance, une association étroite entre le « haut » purement spatial et toutes les autres supériorités : morale, intellectuelle, etc... » (T.N., p. 272). L'opposition sexuelle se laisse exprimer d'une façon parfaite dans l'opposition spatiale « haut-bas ». Aussi trouve-t-on les groupements suivants : infériorité de valeur = dessous = féminin; puissant = dessus = viril. Le névrosé prend ces symboles au pied de la lettre. Il voit dans la ligne d'orientation masculine la promesse de la sécurité qu'il recherche. Il est guidé par une friction abstraite, théorique : le désir d'être « en haut », sain et fort comme le père. Le contenu sexuel des phénomènes névrotiques est une image trompeuse qui a sa principale source dans l'opposition abstraite « haut-bas », « masculin-féminin », et constitue une expression imagée de l'affirmation virile. Le nerveux se sent dépouillé de sa complète virilité, se sent diminué, et cherche par les artifices les plus variés à remédier à cette diminution, à en obtenir une sur-compensation. Derrière le symbolisme sexuel on retrouve toujours la contrainte de la protestation virile, de l'aspiration à soumettre les autres à sa domination, à les humilier à leur imposer un rôle « féminin ».

• En analysant, par exemple, « l'Œdipe-complexe » qui persiste parfois chez l'adulte, on constate qu'il n'est au fond qu'une représentation imagée, le plus souvent dépourvue de toute coloration sexuelle, de l'idée que le sujet se fait de la force masculine, de la supériorité du père sur la mère. » (T.N., p. 73). Le névrosé poursuit naturellement « une politique d'agression et de puissance ». Il gaspille son temps à essayer de réaliser un idéal irréalisable. La possession de la mère n'est pas une fin en soi; ce n'est pas un désir sexuel; c'est le signe de l'humiliation que cause au malade la distance que le sépare d'elle, le symbole de ses ambitions démesurées, de la crainte des autres femmes, de son manque de sentiment social. On peut « déduire d'un complexe incestueux », une fois constituée, tout ce que l'orientation masculine y avait probablement introduit, à savoir la défense de la personnalité sous la forme d'une relation amoureuse. Grâce aux facteurs sexuels de la névrose, le malade se soustrait à la soumission, à l'amour, au mariage, incompatible avec son but final masculin. Il obtient par des moyens purement névrotiques l'essor et le relèvement qu'il recherche tant. Les névrosés, dit Adler, « exploitent souvent leur névrose, comme d'autres captent des héritages ». Les symptômes de la névrose poursuivent un but final (inconscient pour le sujet) : celui de prendre, d'accaparer l'attention et l'amour de l'entourage. C'est le fameux arrangement d'Adler. Ainsi la migraine névrotique assure au malade la première place dans la maison, dans la famille. Elle lui permet de se soustraire aux décisions portant sur des choses capitales et d'éviter ainsi des humiliations susceptibles d'abaisser son sentiment de supériorité :

Se débattant entre ces deux positions de combat pour ouvrir un chemin de bataille ascendante, qui est celui de la névrose, il s'assure pour ainsi dire contre un enlèvement irréparable et irrémédiable par un sentiment d'infériorité et se procure un moyen efficace d'humilier les autres, d'écarter leur attention et leur souci. (C.H., p. 71). Ayant à choisir entre le rôle qui lui est naturellement tenu et la protestation virile névrotique, le névrosé choisit des dons mais le plus grave : « et cette tendance consécutive au vie, qu'il traverse névrotiquement et jamais satisfait, se redonne à penser à lui-même, jamais aux autres ». Son état de vie l'enferme dans un cercle magique. Le choix du symptôme névrotique se fait sous la protection d'une infériorité organique primitive; ce mécanisme se transforme en une prédisposition à la toxicité psychique : « En un mot l'exploitation des événements de crise pour la défense du prestige menacé, voilà la névrose » (Le Sens de la Vie, p. 119). La frigidité est pour la femme humiliée abandonnée, un moyen d'humilier l'homme. La névrose, c'est-à-dire la joie de contempler des incendies, veut en vain de s'affirmer dans la vie, et en même temps de se rendre impuissante. Dans la kleptomanie entrent l'ambition, la jalousie, le manque de sens social...

La guérison, dit Adler, ne peut se réaliser qu'en faisant appel à l'intelligence, en rendant peu à peu le malade conscient de son erreur et en développant son sentiment social. La névrose est le fruit d'un problème social. La condition de sa guérison est un élargissement du sens social.

(A suivre.)

SERGE TALBOT.

POUR JEAN

Nous ne serions pas nous-mêmes — je parle de toi, Jean, et je parle de moi — si nous ne brisons pas les choses les plus belles. Nous cassons, nous brûlons rageusement et jusqu'à disparition la plus totale. Et cette saveur âcre dans nos gorges, une larme ? Allons donc, c'est le goût du soufre, ce n'est que le goût du soufre, tu le sais bien, Jean.

Notre rencontre fut inélégante et secrète, notre séparation froide et irrémédiable. Une chambre d'hôtel, un film, un week-end à la campagne. Et puis, rien. La recherche d'autres toi, d'autres moi.

Ce désir violent que nous avons l'un de l'autre pourtant ? Ces corps ? La folie du rut, la fatigue douce, lèvres collées sur la peau transparente, près de la petite veine bleue ? Rien.

J'ai collé les mêmes lèvres sur un autre cou; je le tenais offert à la pression de ma fantaisie. C'était hier; c'était trois jours après notre rupture. Et cette petite veine bleue me rendait aussi fou, m'entraînait aussi violemment hors de moi-même, Jean.

Est-ce que nous sommes faits, est-ce que je suis fait, pour vibrer à chaque petite veine bleue sous une peau transparente ? Pour vibrer auprès de chaque être qui, une fois, aura levé son regard sur le mien ? Faudra-t-il chaque fois sentir en moi monter le désir ? Chaque fois, faudra-t-il que mes lèvres se tendent, que mes mains caressent et prennent ? C'est un jeu où je ne sais plus quelle part de moi-même est engagée. Moi tout entier ? Mais ce quelque chose qui me fait mesurer chaque étape de ma réussite ? Alors, quelle part de moi-même ?

Je hais le désir, et j'en arrive à nommer victoire les plus faibles résistances que je réussis à lui opposer. Tel ce vendredi d'Arcadie où j'arrivais, prêt à murmurer : « C'est pour toi seul que je suis là ce soir ». Le garçon n'était pas venu. Ce soir-là je n'ai dit à personne cette même petite phrase. Victoire éclatante, n'est-ce pas ?

Si je n'avais cru trouver en toi qu'un agréable prolongement aux aventures quotidiennes, je n'écrirais pas ces lignes. Mais de toi, j'avais voulu faire mon havre. Tempête, calme, soleil et joie. En toi, même vouloir; tu l'avais dit. Et nous avons échoué, de très explicable façon. Comment fixer le fugace, l'ondoyant ? Avec gravité, je m'interroge. Le ver est-il toujours dans le fruit ? Des réussites, j'en vois, ça et là. Simples exceptions. Le ver est dans le fruit. Je voudrais n'en rien croire. Hélas !

Et ces lignes ne peuvent être qu'une sorte de chant désespéré.

J'imagine d'innombrables veines bleues sous des peaux transparentes. Peur - Ennui - Inexplicablement mêlés. Mais, sous la peau transparente, qu'elle sera violente et bleue, la petite veine de mon prochain amour. Je vivrai pour mon prochain amour. Et toi, Jean, tu vivras pour ton prochain amour.

Cela est bien.

Mais parfois, demain peut-être, je mêlerai nos noms, Jean. Je mêlerai nos souvenirs. Et cette saveur âcre dans ma gorge, ce ne sera pas le goût du soufre. Jean. Non, pas le goût du soufre.

JEAN RIVIERE.

DER RING

Revue allemande mensuelle

Philosophie - Littérature - Photos

Abonnement : 1 an : 1 250 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

L'HOMOSEXUALITÉ

par

D.-J. WEST

A force de considérer nos amis anglais comme rétrogrades et retardataires en matière de compréhension des problèmes de la sexualité, nous sommes en passe de nous laisser distancer — comme hélas, en d'autres domaines qui ne sont pas de notre compétence ici.

Nous avons déjà signalé (dans le numéro d'*Arcadie* de juillet-août dernier) l'existence de la Commission royale d'études sur l'homosexualité, et nous avons commenté le premier ouvrage paru sous les auspices de cette Commission : *L'Homosexualité et la tradition chrétienne occidentale*, par le Révérend Derrick S. Bailey. Aujourd'hui, c'est un psychiatre, le Dr D. J. West, qui présente, en un dense volume, une sorte d'encyclopédie de l'homosexualité à l'usage du public cultivé, d'une façon « à la fois scientifique et populaire », pour aider l'opinion publique à prendre conscience du problème pour la conduire à une solution acceptable (1).

Certes, l'édifice de la législation britannique reste un monument d'hypocrisie et de conformisme qui surprend à bon droit le reste de l'Europe. Certes, des procès comme ceux, récents, de Sir John Gielgud ou de Lord William Montagu constituent de scandaleuses injustices, après tous les progrès de la science et toutes les conquêtes de la psychanalyse, de la sexologie, de la sociologie. Mais, du moins, ces tares ont-elles eu pour effet de susciter outre-Manche un véritable mouvement d'opinion en réaction contre l'obscurantisme puritain de certains juges; le Parlement lui-même s'est ému, et aujourd'hui le problème homosexuel est en Angleterre un sujet d'études, de polémiques aussi, considéré avec sérieux et honnêteté, et non, comme dans ce pays léger qu'est la France, avec sarcasme et dérision. Voilà pourquoi nous disions que bientôt nous allions nous trouver dépassés par les Britanniques...

Un simple détail rend sensible cette différence d'état d'esprit : le *Times Educational Supplement* recommande à ses lecteurs l'acquisition du livre du Dr West par ces mots : « Une œuvre rafraîchissante, bien documentée, non sensationnelle ». Essayez, en

(1) D. J. WEST, M.B., D.P.M. : *Homosexuality*. London, Gerald Duckworth and Co, Ltd, 3 Henrietta Street, W.C. 2. Un vol. in-8, XIII-145 p., s.d. [1955]. Il n'existe pas de traduction française à l'heure actuelle.

France, de faire vendre un livre en basant la publicité sur son caractère *non sensationnel* ! Il y a là tout le contraste qui peut exister entre un ouvrage posé, réfléchi, modéré comme celui du Dr West, et un « reportage » hâtif, brouillon, inintelligent comme celui de l'ineffable M. Pierre Servez dont nous avons parlé récemment (*Arcadie*, juillet-août 1955 : « Ils ont des yeux... »).

Donc, ne cherchez pas dans l'étude du Dr West de théories révolutionnaires, ni de descriptions piquantes. C'est une « mise-au-point », faite par un spécialiste, de la plupart des aspects de l'homosexualité qui sont du domaine du médecin et du psychologue. « Un œil critique... Ce livre devrait contribuer à éclaircir beaucoup des idées confuses que risquent d'avoir sur ce sujet les gens qui n'ont pas de formation scientifique », dit le critique du journal médical *The Lancet*.

Ce qui frappe surtout dans le livre du Dr West, c'est qu'il refuse, sagement, d'adhérer à aucune des « écoles », à aucun des « clans » scientifiques qui prétendent détenir l'entière vérité sur l'homosexualité. « Sceptique vis-à-vis de toutes les généralisations abusives, il croit à la multiplicité des causes de l'homosexualité. Il repousse les exagérations de ceux qui prétendent que seules les influences de l'hérédité et des sécrétions endocriniennes conditionnent la sexualité; il sympathise avec les explications psychiatriques, et notamment psychanalytiques; ce qui ne l'empêche pas de faire leur place aux facteurs culturels et sociologiques... Lorsqu'il étudie l'une ou l'autre des théories traditionnelles, que ce soit la « fixation maternelle » ou le « complexe d'Œdipe », ou quelque autre, il ne l'accepte que comme un thème central que doivent compléter beaucoup de thèmes secondaires. »

De même en ce qui concerne le traitement médical, « il ne recommande la psychanalyse qu'avec réserves et pour quelques cas choisis ». (En fait, ce médecin a même l'honnêteté de reconnaître que, dans neuf cas sur dix, il est illusoire de chercher à « soigner » ce qui n'est pas une maladie.)

Enfin, l'aspect législatif et juridique, bien que peu étudié par l'auteur, est à juste titre signalé parmi les plus urgents du problème, et l'emprisonnement des homosexuels est stigmatisé comme « une contradiction et un illogisme ».

Nous ne pouvons pas étudier ici ce substantiel ouvrage chapitre par chapitre : nous nous bornerons, pour les lecteurs d'*Arcadie* qui ne lisent pas l'anglais et ne pourront donc prendre connaissance directement du livre du Dr West, à en donner le plan.

Une première partie (p. 1-57) est intitulée « les faits de base » : à savoir « l'homosexualité dans les différentes communautés », (peuples primitifs, temps historiques, comportements d'animaux), « L'homosexualité aujourd'hui », « Types homosexuels », (aspect physique, caractéristiques psychologiques, groupements et litté-

rature homosexuelle) (1), « Le problème légal et le problème social » (y compris le problème religieux, p. 42-44). Toute cette enquête, dont le champ est vaste comme l'humanité, a été menée avec tact, délicatesse et compréhension. Pour chaque aspect du problème, l'auteur s'est appuyé sur les meilleurs ouvrages spécialisés : plusieurs des études qu'*Arcadie* a commentées pour ses lecteurs sont placées par le Dr West au premier rang des documents de base, tels le *Rapport Kinsey*, *Le Cœur en exil*, de Rodney Garland, *Vie chrétienne et problèmes de la sexualité* de l'abbé Marc Oraison.

Le chapitre intitulé « Deux cas typiques » (p. 50-57) n'a que l'inconvénient (assez grave à nos yeux, du reste) de ne traiter que de deux cas, ce qui risque évidemment dans l'esprit d'un lecteur distrait de restreindre toute l'homosexualité à ces deux cas, qui sont, il est vrai, assez caractéristiques, mais nullement universels. Il aurait mieux valu, semble-t-il, ne pas citer de cas précis, ou alors en citer au moins une dizaine : ainsi, un géographe voulant donner une idée de l'Europe devrait décrire un assez grand nombre de pays, ou rester dans les généralités; la description de l'Espagne et de l'Allemagne seules donnerait au lecteur américain une idée bien insuffisante du Vieux Continent...

La deuxième partie du livre, « Cause et traitement » (p. 61-128) est plus originale, étant davantage du ressort de la compétence personnelle de l'auteur.

Un chapitre « Glandes et hérédité » (p. 61-75) étudie les théories scientifiques sur la sécrétion et le rôle des hormones et, par voie de conséquence, sur le caractère *inné* et *héréditaire* de l'homosexualité. Il nous a été agréable de constater que le Dr West, sans considérer (bien entendu) l'homosexualité comme exclusivement héréditaire, est loin de rejeter la possibilité d'un tel penchant congénital, comme le font la plupart des auteurs non-homosexuels qui veulent absolument que les homosexuels soient responsables de leur « anomalie ».

L'aspect psychanalytique du problème est traité de façon particulièrement fouillée et précise (p. 76-96), sans recours au jargon pédant et prétentieux dont la plupart des psychanalystes se croient obligés d'envelopper les démarches de leur esprit. Le Dr West, qui connaît à fond les théories freudiennes et post-freudiennes, se met « à la portée » du public non-spécialiste, et explique le complexe d'Œdipe, la fixation maternelle, la fixation narcissique, avec des termes qui se trouvent dans tous les dictionnaires... Nous ne pouvons entreprendre ici de résumer ce chapitre, si dense et si clair :

(1) *Arcadie* est citée, p. 29, parmi les périodiques homosexuels : *Vennen* (Copenhague), *Le Cercle* (Zurich), *Arcadie* (Paris), *Vriendschap* (Amsterdam), *Die Gefährten* (Francfort).

souhaitons seulement qu'il soit un jour traduit en français, car un tel texte serait bien nécessaire dans notre pays...

Le Dr West, n'étant pas homosexuel, ne fait pas preuve, à l'égard des homosexuels qu'il étudie, d'une partialité bienveillante; il ne se refuse pas à envisager les rapports de l'homosexualité et des anomalies mentales (p. 97-107), allant jusqu'à l'alcoolisme et à la criminalité. Mais, lorsqu'il s'agit du « Traitement individuel » (p. 108-121), l'auteur, tout en montrant les avantages et les possibilités de la méthode psychanalytique dans certains cas bien précis, reconnaît qu'il est non seulement illusoire de chercher à « guérir » une tendance souvent innée, mais dangereux de vouloir détruire un équilibre que la nature a réalisé, fût-ce au prix d'une inadaptation sociale. De même, le chapitre intitulé « Prévention » (p. 122-128) est d'un libéralisme extrême, et aboutit sur bien des points aux solutions que préconise Arcadie depuis bientôt deux ans...

Un tel livre, par son ton modéré, par sa démarche sérieuse, par son caractère scientifique et humain, doit contribuer à éclairer et à modifier l'opinion publique de ce pays sérieux et honnête qu'est l'Angleterre — plutôt aux dieux que le public français fût assez évolué pour qu'un tel progrès y fût possible !

MARC DANIEL.

Nous recommandons à nos lecteurs :

JOUHANDEAU : *L'Ecole des garçons. - Du pur amour.*

P. ERLANGER : *Monsieur, frère de Louis XIV.* 575 F.

D. CORY : *L'homosexuel en Amérique.* 615 F.

M. YOURCENAR : *Les mémoires d'Hadrien.* 540 F.

POGEY-CASTRIES : *Histoire de l'amour grec.* 650 F.

R. VILLENEUVE : *Gilles de Rays.* 560 F.

R. MERLE : *Oscar Wilde et la destinée de l'homosexuel.* 440 F.

D. GUERIN : *Kinsey et la sexualité.* 450 F.

STECKEL : *Onanisme et homosexualité.* 1 200 F.

De l'imagier Jean BOULLET : *Antinoüs.* 3 600 F. — *Joao Baptista.* 1 500 F. — *Œdipe.* 500 F. — *Photos de ses œuvres.* 300 F (13×18).

Du peintre CZANARA : *photos de ses dessins et de ses toiles :* 300 F (13×18).

Rapport du Congrès International de 1953 : 250 F.

Vient de paraître :

Les homosexuels vus par eux-mêmes et par leurs médecins. (Edit. Corrêa. Prix : 900 F).

Sublime, d'Axel BARRAS (Edit. Deux Rives).

LETTRES ITALIENNES :
" GARÇON DU TRASTEVERE "

Vallecchi, l'éditeur italien de Carlo Coccioli, bien connu d'ailleurs en France, dans sa « Collection de littérature contemporaine », où l'on trouve à côté de Coccioli, les noms de Giovanni Comisso et de Curzio Malaparte, vient de publier le premier livre d'un jeune auteur : *Ragazzo di trastevere*, de Giuseppe Patroni Griffi.

Patroni Griffi a trente-quatre ans. Né à Naples en 1921, il est à Rome depuis une dizaine d'années. Là, sa vocation mûrit, donnant ses premières preuves dans la revue d'Alberto Moravia, *Nuovi Argomenti*, qui eut le mérite d'accueillir deux des trois récits qui composent le livre dont nous parlons. En effet, *Ragazzo di Trastevere* est le titre du deuxième récit, c'est aussi celui qui nous intéresse le plus ici. Le garçon du Trastevere c'est Otello. Et qui a vécu quelque temps à Rome a connu bon nombre de ces beaux jeunes gens, un peu tous semblables, les cheveux bouclés, le teint mat, les dents blanches, le sourire provocant. Rares, en revanche, sont ceux qui savent où habitent ces jeunes gens et quelle est leur vie. Otello habite un taudis du vieux et antique quartier romain, avec sa mère, malade et épuisée, et ses deux frères, l'un plus vieux que lui, l'autre plus jeune. A dix-sept ans à peine, il part volontaire pour l'Afrique, durant la dernière guerre, afin d'échapper à l'amertume de la vie quotidienne. Il en revient meurtri, et reprend sa place dans une Rome occupée par les Allemands, puis libérée par les Alliés. Ayant rendu mère une fille, il se trouve contraint au mariage, sans argent, sans travail. Il en vient ainsi à faire la connaissance d'un officier américain Dan, dont il devient l'ami intime afin de bénéficier pour les siens et pour lui, de quelques secours désormais indispensables. Puis les Alliés quittent Rome et Otello trouve à s'employer comme maître-nageur à Ostie, où il fait la connaissance d'un jeune fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères, Fernando Guardalupo. A ce point, le récit développe une série d'aperçus psychologiques sur l'admiration amitié d'Otello pour Fernando, amitié qui devient intime et se conclut par un chapelet de circonstances que l'on ne peut guère résumer. Finalement et c'est là une conclusion amère — nous voyons le « Garçon du Trastevere », à Milan, sur la scène

(1) Vallecchi. Florence, 1955. 800 liras.

d'un music-hall : il deviendra « boy » et déjà les yeux du public — et pas seulement ceux des femmes, sont fixés sur lui.

La Rome des milieux de théâtre, de la via Veneto est évoquée dans le premier récit du livre, *Un hôte de passage*. Le héros, un garçon de vingt ans, Dario, condamné par la tuberculose à brûler sa courte existence, oppose aux intérêts, aux désirs qui l'entourent, ambigus ou passionnés, sa foncière, sa désespérée indifférence. Et ce sont encore deux jeunes gens, Enrico et Giulia que nous trouvons dans le dernier récit : *L'été, en barque*. Ils s'aiment le bref espace d'un été, à la mer, brûlant de la plus neuve ardeur des sens jusqu'à l'épanouissement total : l'attente d'un fils. Mais Enrico par un plongeon imprudent qui le précipite sur les écueils du fond marin, brise son bonheur tout nouveau, avant même qu'il ne soit réalisé.

Dans ces trois récits, le lecteur ne pourra que s'étonner de la sensibilité de l'auteur à saisir et à traduire les réactions et les états d'âme des personnages masculins. Otello, Dario, Enrico sont en effet plus que des personnages, ils sont extraordinairement vivants. Peut-être même peuvent-ils figurer parmi les créations de jeunes gens les plus vibrantes de la prose moderne. Les oublier ne sera pas plus facile que de ne pas percevoir l'effroi subtil de la jeunesse moribonde, qui affleure constamment au cours de leurs aventures. Dans le premier récit, *Un hôte de passage*, on peut même trouver une « clé » avec le personnage de l'actrice Anna Silverstri qui s'éprend de la plus folle et de la plus inopinée passion pour Dario. Le personnage féminin, ses impulsions, ses réactions, tout est dominé, par le sentiment du provisoire, du passage, de l'irréversible, à tel point que le lecteur averti évoque d'autres personnages, pense à d'autres formes d'amour. D'ailleurs, c'est là le droit légitime d'un écrivain : il peut — ou doit parfois — écrire en filigrane ses histoires. Comisso en est un exemple. Souvent ce serait un sujet d'étonnement que de connaître le sexe réel de tel ou tel personnage littéraire.

Enfin, la langue, le style, la « nouveauté » de ce jeune auteur — dont c'est là le premier livre — tout cela, si on veut établir une comparaison, évoque — en tenant compte bien entendu de différences indéniables — ce que fut, en France la « nouveauté », la « surprise » apportées par *Bonjour, tristesse*. Nous ne saurions suggérer davantage...

Pour terminer, souhaitons qu'un éditeur averti fasse rapidement connaître ce *Ragazzo di Trastevere* au public français en lui offrant une traduction vivante et fidèle.

PORTHOS MELZI.

CINÉMA

SUR TROIS MARCHES DE MARBRE ROSE

par

JACQUES REMO

Hier, j'étais au cinéma, on y donnait *Razzia sur la Chnouf*, film documentaire sur la drogue. Un inspecteur plein de courage s'introduit dans le milieu des trafiquants, observe tout, et, le moment venu, avec force mitraillades, fusillades, pétarades et autres régals sonores, opère un magistral coup de filet.

Voilà pour l'histoire, au demeurant fort bien menée. Mais ce qui a retenu mon attention, c'est un petit fait précis. L'homme de bien qu'est cet inspecteur revêtu de la peau du loup se livre pendant une grande partie du film à une exploitation du milieu toxicomane, enquête qui le mène du grand patron aux petits revendeurs « à la sauvette ».

Parmi ces derniers, apparaissent à un certain moment deux « pédés ». La scène a été préparée. L'inspecteur se trouvant attablé avec un « demi-grossiste » et une auxiliaire de celui-ci, l'atmosphère se trouble rapidement; et la femme se laisse aller à un mouvement d'humeur.

Mouvement inadmissible, bien sûr ! on est entre « durs ». Aussi la femme reçoit-elle une claque de la part du demi-grossiste, qui, ce faisant, ajoute : « Non; mais tu te figures parler à des pédés ».

Si on remarque qu'à ce moment là s'approche la tenancière du cabaret, une dame visiblement insensible aux charmes du sexe fort, on comprendra que le scénariste a attaché une certaine importance à notre scène.

« Notre scène » la voici : le bon inspecteur qui est parti avec la revendeuse, Léa, arrive dans un café. Là, dans un angle, sur une banquette, deux jeunes gens sont assis. Léa appelle. Un des garçons se lève, laissant, un instant s'attarder sa main sur celle de son compagnon.

Léa lui dit le désir du faux trafiquant de voir ses méthodes de travail. Notre jeune homme, en bon hors-la-loi, proteste à mi-voix. Léa insiste « il s'agit d'un ami sûr ».

Le jeune homme persiste dans son refus. Alors l'inspecteur le prend par l'oreille et le fait se retourner vers lui.

Quelques paroles lourdes de sens, et la résistance est vaincue.
« Oui, justement j'ai un client, je vais lui téléphoner. » On lâche l'oreille et on voit le visage fin de notre garçon s'éclairer de douceur. « Sauvage. »

Un temps d'arrêt. Et comme un jeu subtil de sentiments affleure et tremble sur le visage : « Vous m'avez fait mal, vous savez ». Et se tournant pour se diriger vers le téléphone, le jeune homme murmure derrière l'oreille de Léa : « Qu'est-ce qu'il est brutal ton ami ».

Dans la cabine téléphonique, il s'agit de prendre les paquets de drogue glissés dans la couverture de l'annuaire. D'où un gros plan sur les mains fines, soignées et ornées de lourds bijoux.

Scène qui avait déjà été annoncée lorsqu'au bar, après le tirage d'oreille, on avait vu le jeune homme porter à ses lèvres la chartreuse qu'il avait commandée. Le dur, lui, buvait, bien entendu, une fine.

Un gros plan nous avait montré une dextre parée de deux brillantes et indiscreètes bagues. Ajoutons enfin que pendant la scène de la cabine téléphonique, Léa s'approche du jeune homme resté seul sur la banquette. Elle lui passe la main dans les cheveux, tendre, maternelle.

« Allons, mon coco, ne t'en fais pas, il n'y a rien à craindre. »

Et le joli garçon, comme apeuré, les traits « enchiffonnés », lève des yeux inquiets vers sa protectrice, tandis que sa voix, faible, craintive, presque pleureuse, ne peut s'empêcher d'exalter : « Vous avez vu le regard qu'il lui a lancé ? ». Ensuite on voit le jeune opérer dans une station de métro, et, sur une silhouette aux vêtements enveloppants, se clôt la scène.

Je voyais le film en compagnie d'un très cher camarade que la nature s'est plu à doter de toutes ses parures, du corps comme de l'esprit. Quand notre fugitif héros devint tout alanguï par la « brutalité » du « dur », j'entendis mon compagnon dire d'un ton réjoui : « c'est une tante ».

Retournés au grand air, il reprit : « Tu as vu l'histoire des tantes..., mais le type ne faisait pas bien son rôle. Dans « La tour de Nesles », c'était bien... ». Et tandis que je me rappelais ce qu'il m'avait déjà dit à ce sujet, le Mignon efféminé, virevoltant, caquetant, je prononçais : « Oui, un film avec Pierre Brasseur je sais, mais je ne l'ai pas vu ». Et je pensais : « Voilà, voilà pour lui ce qu'est la pédérasie : un semblant d'homme déguisé en danseuse, ou deux tourterelles tremblantes. De « gentilles bizarreries de la nature » comme disait Sainte-Beuve. Des êtres étranges, artificiels, maniérés, à la poursuite d'un impossible alanguissement féminin. »

Et ce qui me navrait profondément, ce n'était point cette réduction de l'homophilie à un seul type, le moins valable et le moins répandu en dépit des apparences, non, ce qui me faisait me perdre en de sombres dédales sans fil d'Ariane, en d'infinies solitudes sans soleil, c'était de voir que mon compagnon ne soup-

gonnait même pas la réalité humaine que pouvait cacher le spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux.

Pour lui, nos jeunes sensitifs effarouchés n'étaient que de merveilleuses mécaniques animées, de ces ingénieux « mécanismes » chers à nos raffinés ancêtres du XVIII^e siècle. Bibelots qui amusent lorsqu'on les considère de loin, qui répugnent lorsqu'ils prétendent se rapprocher.

Que ces êtres légers, soient réellement des êtres humains, aimant, pleurant, se réjouissant réellement, voilà certes une idée qu'il ne conçoit même pas.

Que leur « travers », en outre, ajoute à la complexité propre à toute vie humaine, comment s'aviserait-il de le penser ?

Et ainsi, nous marchions, dans la douceur de l'air. Nous parlions de quoi ?... je ne sais plus.

Des mouettes passaient au dessus de nous. Des voiliers frissonnaient semblant hésiter devant l'appel du large. Et dans la brume légère qui argentait les lointains, il me semblait voir les fantômes pathétiques de tous ceux que fait mourir l'ignorance des « autres ».

JACQUES REMO.

VENNEN

Revue du Danemark et de la Scandinavie

Parution mensuelle

Photos - Dessins

(articles en danois, allemand, anglais)

Abonnement : 1 an 2000 F. F. (P. O. Box 809 Copenhague O.)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

ÉCHOS DU MONDE

Dans la revue *La Parisienne*, d'août-septembre 1955 nous lisons à propos de l' « Histoire d'O », une très intéressante conversation enregistrée au magnétophone entre MM. Pieyre de Mandiargues, Henri Massis, maître Chérier, Michel Mourre et André Parinaud. Avec lucidité, précision, le problème de la liberté de la presse est posé dans un état démocratique laïc. Les interventions de M. Mourre comme les explications juridiques de maître Chérier sont particulièrement adroites et pertinentes.

Dans *L'Avenir médical*, de mai 1955, le Professeur R. Andrieu étudie l'homosexualité. La première phrase de son article : « L'homosexualité est un des enfers des études de la sexualité... tant il est l'objet de terribles préjugés sociaux. » Les chapitres : origines de l'homosexualité, non pas contre nature, les véritables invertis, la causalité du tabou, la thérapeutique (sujet qui serait à discuter) et le préjugé, véritable coupable.

A remarquer les trois sujets proposés en français à la première partie du baccalauréat. Il fallait discuter au choix trois jugements de trois grands esprits français : Chamfort, Verlaine et Gide. Certes la psychologie ou la physiologie profonde de ces trois grands auteurs n'étaient pas en cause dans les jugements que les candidats avaient à discuter, mais enfin...

On a lu avec stupéfaction dans un journal une étrange nouvelle... On aurait découvert à Copenhague un produit chimique capable de guérir les diabétiques, les névrosés et les homosexuels. Depuis 1952 des expériences ont lieu. Le journal conclut : « le nouveau produit aurait également un effet calmant sur les homosexuels ». Réservons appréciation et jugement.

Le Crapouillot vient de faire paraître un fascicule intitulé *Les homosexuels* (400 F). Nous reviendrons sur cette livraison très prochainement. Mais que d'inexactitudes, de clichés anciens et naïfs; nous sommes assez loin de l'objectivité scientifique que nous ne cessons de réclamer.

Pour ceux qui ne le sauraient encore, nous signalons que des revues homophiles sont publiées au U.S.A. (*One, Mattachine*), en Allemagne (*Der Ring, Humanitas, Der Weg*), dans les pays scandinaves (*Pan Vennen*), en Hollande (*Vriendschap*), en Belgique (*Le Lien*), en Suisse (*Der Kreis*), aux Indes (*Journal de Sexologie*).

Le Comité International pour l'Égalité sexuelle publie également un bulletin en langue anglaise. (On peut s'abonner à ces revues par l'intermédiaire d'*Arcadie*.)

COMITÉ INTERNATIONAL POUR L'ÉGALITÉ SEXUELLE

4^e CONGRÈS INTERNATIONAL — PARIS

11-12-13-14 NOVEMBRE 1955

“ LES DROITS HUMAINS ET LES ORIGINES DE LA MORALE ”

Pour la première fois le Congrès aura lieu dans un pays latin. Deux fois il s'est tenu à Amsterdam, et une fois à Frankfurt-a-M.

La place que Paris occupe dans le monde doit donner à ce IV^e Congrès International un lustre jamais encore connu. Il importe pour cela que tous les lecteurs de cette Revue se fassent un devoir d'y participer.

Des conférenciers au nom prestigieux dans le domaine de la Philosophie, des Sciences et des Lettres y donneront le résultat de leurs réflexions sur le thème proposé.

Nous attirons cependant l'attention de nos lecteurs sur le fait qu'il s'agit essentiellement d'une manifestation intellectuelle, chargée de jeter des bases solides et irréfutables pour mieux présenter et défendre les minorités.

Les mouvements étrangers affiliés au Comité International participeront à ce Congrès en envoyant à Paris de nombreux délégués. D'ores et déjà il est prévu qu'y participeront les nations suivantes : Italie, Espagne, Portugal, Belgique, Suisse, Hollande, Danemark, Suède, Norvège, Allemagne, Autriche, Angleterre, U.S.A. Nous comptons sur la participation de représentants de pays de l'Amérique Latine.

C'est *Arcadie* qui est chargée de l'organisation entière de ce Congrès.

Nous rappelons le programme.

VENDREDI 11 NOVEMBRE :

- 21 h. : Ouverture du Congrès. Discours inaugural du Représentant de la France, et du Président en exercice du Comité International.

SAMEDI 12 NOVEMBRE

- 9 h. : Séance de travail.
10 h. 30 : Conférence.
12 h. : Réception des Personnalités et de la Presse pour un cocktail d'honneur.
14 h. : Séance de travail.
15 h. : Conférence.
17 h. 30 : Conférence.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

- 9 h. 30 : Conférence.
17 h. 30 : Conférence.

LUNDI 14 NOVEMBRE

- 9 h. : Séance de travail.

Le samedi 12 novembre à 21 heures : spectacle de variétés internationales (artistes de France et de l'étranger).

Le dimanche 13 novembre à 12 h. 30 : Banquet.

CONFÉRENCIERS

- M. GABRIEL MARCEL, de l'Institut : *La signification des Sexes.*
M. EMILIO SERVADIO, Vice-Président de la Société italienne de psychanalyse : *Morale et pseudo-morale.*
M. PHILIPPE ARIES, Professeur à la Sorbonne : *Le mythe de l'adolescence.*
M. ETTORE MARIOTTI, Professeur à la Faculté de Médecine de Naples.
M. le Docteur COSTA CARLBERG, de Stockholm.
M. le Docteur W. F. BRIX, Secrétaire de l'Institut de recherches de sexologie d'Autriche.

Pour pouvoir entrer dans la salle du Congrès, pour assister à la soirée récréative, pour participer au banquet, tous

les Français devront obligatoirement se munir de cartes d'entrée qui seront exclusivement remises par la Direction d'*Arcadie*.

Seuls les délégués officiels de France et des nations étrangères seront munis de cartes spéciales.

Ce Congrès représentant des frais importants nous demandons une participation à tous les Congressistes.

PRIX DES CARTES :
(valable pour une personne)

- Carte valable pour toutes les séances du Congrès : 1 000 F.
- Carte valable pour toutes les séances du Congrès et pour la soirée récréative : 1 200 F.
- Carte valable pour toutes les séances, pour la soirée récréative et pour le banquet : 2 300 F.
- Carte valable pour trois séances (au choix) du Congrès : 500 F.
- Carte valable pour une seule séance (au choix) du Congrès : 200 F.
- Carte pour la soirée récréative : 300 F.

Aux « Abonnés » d'*Arcadie* habitant la province, les territoires d'Outre-Mer ou l'étranger, il est consenti une réduction de 20 % sur le prix de ces diverses cartes.

Cartes de membre d'honneur (donnant droit à toutes les activités du congrès) : 3 000 F.

INDICATIONS PRATIQUES

Les adresses des lieux fixés pour le Congrès lui-même (conférences, séances de travail), la soirée internationale de variétés, le banquet, doivent être demandées à la Direction d'*Arcadie*.

Seules les personnes munies de cartes délivrées par *Arcadie* pourront pénétrer dans ces locaux (tarifs des cartes ci-dessus). Les non-abonnés à cette revue devront se présenter à la Direction de la revue pour obtenir une carte.

L'entrée de la salle pourra être refusée à ceux qui ne rempliront pas les conditions ci-dessus.

Pour la SOIREE RECREATIVE il sera possible de se procurer des cartes d'entrée le soir même.

Pour le BANQUET du dimanche 13 novembre - 12 h 30 - les inscriptions doivent être faites avant le 1^{er} novembre. (Prix : 1 200 F tout compris.)

Les étudiants et les militaires peuvent obtenir auprès d'*Arcadie* des cartes pour le Congrès et la soirée récréative avec une réduction de 30 %.

CHEMIN DE FER FRANÇAIS : une réduction de 20 % est accordée par la S.N.C.F. à tous les Congressistes, français et étrangers — billet aller et retour — valable du 6 novembre au 19 novembre. Les étrangers peuvent bénéficier de cet avantage, réduction depuis la frontière française.

Demander à *Arcadie* les formulaires spéciaux qui donneront droit à cette réduction. Le formulaire devra, avant le voyage de retour, être régularisé par la Direction d'*Arcadie*.

LOGEMENT : les Congressistes de province et de l'étranger qui désirent être logés gratuitement, ou être logés par les soins d'*Arcadie* dans un hôtel (choisis par nous, ou choisis par le congressiste) doivent en faire la demande avant le 25 octobre 1955, en écrivant à la Direction de la revue.

DEVICES ETRANGERES : un bureau de change fonctionnera pour les Congressistes étrangers.

RESTAURANT : les Congressistes pourront se munir près d'*Arcadie* de bons spéciaux pour des repas à des prix très étudiés auprès de certains restaurants.

Le Congrès se terminant le lundi à midi, il sera prévu une sortie en car pour le lundi après-midi. Les personnes intéressées par cette sortie devront se faire inscrire avant le 25 octobre (Prix : environ 600 F).

Tous renseignements complémentaires peuvent être demandés à la direction d'*Arcadie*.

Avantages réservés à nos abonnés

- Club : réunions, sorties, conférences (groupes camping, théâtral, musical).
- Service social.
- Service juridique.
- Réception chaque mois de circulaires diverses.
- Bibliothèque, prêt de livres.

Tous renseignements à la direction de la revue.

ANDRÉ DU DOGNON
L'HOMME ORCHESTRE

ROMAN

« UNE REUSSITE PARTICULIERE DANS LA
PROFUSION DU DETAIL, LE DON D'EVOQUER
LE BRILLANT ET L'ABJECT, UNE SOIREE
MONDAINE OU UN RENDEZ-VOUS D'AR-
SOUILLES. »

GÉRARD BAUER,
de l'Académie Goncourt.

— 384 pages - 750 F —

RYLS DE PARIS

et son

CLUB PENSION RESTAURANT
— DES ÉTATS-UNIS —

8, rue Saint-François-de-Paule - NICE

PENSION COMPLÈTE DE 1 600 A 2 000 F - MENU A 450 F

SPÉCIALITÉS GASTRONOMIQUES

CADRE HISTORIQUE - SALON DE MUSIQUE

TERRASSE SUR LA MER - AMBIANCE CORDIALE

Prix spéciaux aux membres d'Arcadie

CHEZ NARCISSE
RESTAURANT

3, Passage Moulin - PARIS-12^e

Tél. : DID. 59-21

CUISINE FAITE PAR LE PATRON

Si parla italiano

Fermé le mercredi

LES
HOMOSEXUELS

Vus par eux-mêmes
(lettres, confessions,
journaux intimes)

et par leurs médecins :
SIGMUND FREUD
MAGNUS HIRSCHFELD

C. G. JUNG
ALFRED C. KINSEY
WILLIAM STECKEL

etc...

Dans toutes les librairies
Editions
BUCHET/CHASTEL
Corréa